

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 35.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

JEUDI, 1er SEPTEMBRE 1881

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Adressez les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA COALITION

Des révélations faites par la *Tribune* et de la discussion qu'elles ont soulevée, il ressort clairement que des tentatives de coalition ont été faites d'une part entre M. Tarte et les libéraux de Québec, et d'autre part entre M. Chapleau et les libéraux de Montréal.

Les négations de deux ou trois personnes ne peuvent avoir d'effet sur ceux qui suivent froidement la discussion.

Il nous paraît démontré que la majorité des deux partis aurait accepté un gouvernement de coalition avec un conservateur autre que M. Chapleau comme premier ministre.

La pierre d'achoppement a été le refus des amis de M. Chapleau de le laisser partir. Le fait est que la condition était dure.

L'Electeur a publié sur ce sujet un écrit remarquable dans lequel il démontre la nécessité de l'union pour sauver la province de Québec.

Comme il est facile de reconnaître la plume l'hon. F. Langelier, cet article a, dans les circonstances, une grande valeur. M. Langelier a été trésorier de la province, il connaît, par conséquent, notre situation financière, et il déclare qu'il faudrait une réunion de toutes nos forces pour faire ce qui est nécessaire. Voici un extrait de cet article :

Au point de vue des affaires locales, notre province est dans la position où il y a le moins d'objections à une alliance des partis. Le fait est qu'en ce moment il n'y a pas de vraie coalition possible, car une coalition suppose une alliance entre deux partis dont chacun sacrifie quelques principes pour atteindre un grand résultat politique, et aucun sacrifice de ce genre ne serait fait ici à l'heure qu'il est, si ce n'est peut-être celui du Conseil Législatif par le parti conservateur. Nous disons *peut-être*, car nous doutons beaucoup de la sincérité de ceux de nos adversaires qui parlent du Conseil comme d'une institution à l'existence de laquelle ils tiennent à maintenir un principe.

Il les sacrifices d'opinions individuelles et d'amours-propres personnels que nécessiterait l'alliance dont il a été question ! L'affirmative ne nous paraît pas douteuse. Notre position financière est presque désespérée. M. Robertson nous dit qu'elle est bonne, mais personne ne le croit, parce que lui-même nous a dit le contraire alors que les choses étaient beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Il faudrait pour faire face à la situation un gouvernement énergique et intelligent, assez fort pour faire adopter les mesures qu'il jugerait nécessaires à l'amélioration de notre position financière, et pour réaliser les économies qu'il croirait possibles. Le gouvernement actuel est à la merci du caprice, de l'égoïsme ou du mauvais vouloir de quelques-uns de ses partisans. Que quatre ou cinq seulement d'entre eux s'entendent, et ils peuvent contre-carrer tous ses plans. Les preuves de ce fait s'accumulent sous notre plume ; nous nous contenterons d'en citer une que tout le monde connaît : M. Chapleau voulait vendre ou louer le chemin de fer provincial pour alléger le trésor, il a suffi de cinq de ses amis pour l'en empêcher.

Une alliance des chefs des deux partis permettrait la formation d'un gouvernement assez fort pour avoir une politique et la faire adopter, qui ne serait pas le jouet de tous les spéculateurs, de tous les chercheurs de places capables d'intéresser cinq ou six députés ministériels à leurs spéculations ou à leurs incursions sur le trésor public.

M. Mercier a donc été, suivant nous, parfaitement justifiable de prêter l'oreille aux propositions d'alliance que lui faisait M. Chapleau. Mais nous croyons qu'il a bien fait d'insister à ce que celui-ci ne fût pas premier ministre. La présence de M. Chapleau à la tête du cabinet aurait été un obstacle à l'obtention des résultats qu'on devait avoir en vue. Comment changer les procédés du gouvernement sans changer le chef du ministère ?

Puisque la coalition est si nécessaire à la province, dit la *Tribune*, il fallait être logique et accepter le seul homme capable de la faire, pourvu qu'il donnât aux libéraux des garanties suffisantes. Or, il paraît que M. Chapleau était prêt à donner ces garanties.

L'OPINION PUBLIQUE, fidèle à son passé, ne peut s'empêcher de regretter que la fusion tant de fois prêcher dans ses colonnes n'est pas été consommée.

CONVENTION

DES CANADIENS FRANÇAIS DES ETATS-UNIS
A CHAMPLAIN

Les nouvelles qui nous arrivent de cette grande convention sont excellentes et démontrent une fois de plus que nos compatriotes des Etats-Unis sont décidés à conserver et à faire respecter aux Etats-Unis leur nationalité.

Pas moins de vingt-cinq localités de l'état de New-York étaient représentées à réunion par 78 délégués.

La convention a duré deux jours. Les délégués se sont prononcés en faveur de la naturalisation des Canadiens émigrés, dans le but de leur donner de l'influence politique. Ils ont aussi beaucoup insisté sur l'importance de conserver notre langue, d'établir des écoles françaises, d'encourager la lecture des journaux.

Comme on le voit, le programme était large, les sujets de discussions intéressants. Aussi, des discours remarquables ont été prononcés.

Presqu'en même temps une autre convention de même nature avait lieu à Lawrence, Champlain. Elle se composait des délégués de l'Union Franco-Canadienne de Secours Mutuels des Etats-Unis, représentant Lowell, Manchester, Concord et Lebanon, N. H., Bidford, Maine, Troy, N. Y., Aurora et Chicago, Illinois. Les

sociétés de New-York, Fall-River, Détroit, et autres localités, avaient écrit pour s'excuser de n'avoir pas de représentants.

Nous préférons de beaucoup ces conventions où l'on travaille à des démonstrations où on s'amuse. On voit que nos compatriotes émigrés deviennent pratiques au contact des Américains et ne se contentent pas de vaines paroles, de simples manifestations. Ils nous donnent un exemple que nous ferions bien d'imiter.

LES ÉLECTIONS EN FRANCE

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Circonscriptions électorales.....	548
Députés élus.....	483
Ballottages.....	65

La classification des députés élus peut s'établir comme suit :

Républicains.....	398
Monarchistes et bonapartistes...	85

Voici dans quelle proportion ont été réélus les membres de l'ancienne chambre :

Gauche.....	303
Droite.....	61

On compte parmi les candidats réélus : les ministres Ferry et Cocher, Mgr Freppel, M. de Choiseul, et M. de Marcère, ancien ministre.

Le grand trait des élections est l'échec des bonapartistes. Dans la Dordogne seulement ils ont perdu quatre sièges. Il y a ballottage à Lesparre, Gironde, aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité. Le baron Haussmann, candidat bonapartiste dans cette circonscription, a réuni le moins de suffrages.

Gambetta a été élu par de faibles majorités dans les deux circonscriptions électorales de Belleville. Ses adversaires s'en réjouissent et disent que c'est le commencement de sa décadence.

La *République française* ne cherche guère à nier le coup porté au prestige de Gambetta par l'acharnement de la lutte à Belleville, mais elle se console en rappelant les calomnies répandues sur le chef républicain par ses adversaires et tire de l'élection la singulière déduction qu'elle a montré clairement qu'il n'y a pas de place pour le parti du désordre dans la République.

M. Clémenceau, dans la *Justice*, déclare que l'élection met fin à la politique d'expédients, de délai et d'influences occultes, et a mortellement blessé M. Gambetta.

Le *Soleil* dit : "La chute de M. Gambetta n'est pas terrible, mais seulement humiliante. Elle amoindrit son autorité et mettra fin au caprice de faire et de défaire les cabinets. Le nombre d'abstentions dans les départements paraît avoir été énorme. Dans plusieurs circonscriptions moins la moitié des électeurs se sont présentés au scrutin. A Paris les deux tiers des électeurs inscrits ont voté."

GAZETTE DU JOUR

On lit dans *l'Événement* :

Le parti libéral paraît se diviser en ce moment dans notre province en trois nuances. La première représentée par la *Patrie*, repousse toute idée de conciliation ; la seconde reflétée par *l'Electeur*, serait disposée à accepter une coalition

dont M. Chapleau ne serait pas le chef ; enfin, la troisième exprimée par la *Tribune*, agréerait M. Chapleau comme premier ministre, pourvu que M. Mercier fût son lieutenant.

Nous avons cité les articles de la *Tribune* ; il est nécessaire de les faire suivre d'une citation ou deux de *l'Electeur*. Dans un article fait avec grand soin et dont tous les termes paraissent avoir été pesés, notre confrère exprime l'avis que dans notre province, les deux partis sont séparés par des questions de personnes, et non par des questions de principes ; puis, il ajoute :

"Au point de vue des affaires locales, notre province est donc dans la position où il y a le moins d'objections à une alliance des partis. Le fait est qu'en ce moment il n'y a pas de vraie coalition possible, car une coalition suppose une alliance entre deux partis dont chacun sacrifie quelques principes pour atteindre un grand résultat politique, et aucun sacrifice de ce genre ne serait fait ici à l'heure qu'il est, si ce n'est peut-être celui du Conseil législatif par le parti conservateur."

Notre confrère se pose ensuite cette question :

"Maintenant, l'état de la province justifierait-il les sacrifices d'opinions individuelles et d'amours-propres personnels que nécessiterait l'alliance dont il a été question ?"

Il répond sans hésitation : *L'affirmative n'est pas douteuse*, lorsqu'on songe à notre position financière presque désespérée.

L'Electeur termine en formulant un blâme sévère contre ceux qui repoussent toute coalition. C'est une condamnation formelle des idées intransigeantes de la *Patrie* par les chez libéraux du district de Québec. Nous citons :

"Tous ceux qui, dans notre parti, laissent l'intérêt l'emporter sur le bien de la province, ne veulent pas d'alliance avec nos adversaires. A ce point de vue ils ont raison. Mais c'est un mauvais point de vue : les partis sont utiles quand ils servent à promouvoir les intérêts du pays, quand au lieu de créer l'esprit de parti, ils donnent naissance à cet esprit politique qui grandit une nation en élevant ses idées et ses opérations ; hors de cela les partis ne sont plus que des factions et ils deviennent des fléaux politiques."

On voit, qu'en somme, la *Tribune* triomphe de la *Patrie* et que M. David se trouve suffisamment vengé des injures que lui ont valu ses idées de modération.

L'EXPOSITION

On dit que les exposants belges ont demandé plus d'espace qu'on ne leur en a accordé.

Le comité permanent a reçu les \$15,000 votés par le gouvernement provincial.

Les plans seront placés autant que possible dans le même espace cette année.

Un grand nombre d'entrées sont faites tous les jours par les marchands des Etats-Unis et d'Ontario.

Les juges pour le département agricole ont été choisis.

Les personnes qui auraient des chambrées à louer sont priées d'en donner avis dès maintenant au comité des citoyens.

Le professeur Richardson donnera des

séances de gymnastique en public sur le terrain pendant l'exposition.

Des livres français et anglais contenant la liste des prix et beaucoup d'autres renseignements seront distribués par les secrétaires.

La vente des animaux qui auront été exposés auront lieu comme suit : mardi le 20, les chevaux ; mercredi le 21, les chevaux ; jeudi le 22, les moutons, les cochons, etc. On affichera sur les stalles des animaux en vente un avis indiquant le jour et l'heure de la vente.

SACRE DE MGR McDONALD A HALIFAX

Mgr R. McDonald a été sacré évêque de Havre de Grâce hier à Pictou.

Un grand nombre des membres du clergé des provinces maritimes assistaient à la cérémonie qui a été très imposante.

Mgr Cameron officiait, assisté de Sa Grandeur Mgr l'archevêque Hannan.

Mgr McDonald est né à Antigonish et est âgé de 44 ans.

Après avoir fait ses études au collège de Saint-François-Xavier, il fut ordonné prêtre en 1859. Il enseigna pendant trois ans au collège Saint-François Xavier, et vint ensuite prendre la direction de la mission de Pictou qui ne comptait à cette époque que trois cent dix familles, mais dont la population dépasse aujourd'hui dix mille âmes.

Pendant qu'il desservait cette mission, Mgr McDonald a fait construire cinq églises et plusieurs maisons d'éducation et c'est, sans contredit, un des prêtres qui a fait le plus de bien dans cette partie de la province.

Son frère, M. l'abbé Wm McDonald, lui succèdera à la cure de Pictou.

Le Monde s'est cru obligé de protester contre la conduite du *Journal des Trois Rivières* et de ceux qu'il supporte dans l'affaire Laval.

"Il y a surtout un point, dit-il, sur lequel nous ne pouvons nous entendre avec le *Journal des Trois-Rivières* et d'autres, que nous estimons, cependant : c'est quand il est question de citer des évêques devant le tribunal incompétent de l'opinion publique..."

"Nous croyons qu'en travaille inconsciemment peut-être, mais sûrement dans certains quartiers, parmi les amis dévoués même de l'influence ecclésiastique, à nuire à cette influence dans l'esprit de la masse de notre population ; et nous redoutons, pour la religion et la société, les conséquences de ce travail."

Le Monde et le Courrier de Montréal ont bien fait de se hâter, car il n'y a pas de doute que l'Université-Laval va être soutenue à Rome.

On lit dans un journal français :

Il est possible qu'en traitant comme elle ferait, par les petits côtés et par les détails d'antichambre, le caractère du maître qu'elle a servi, madame de Remusat nous fasse une description exacte de ce qu'était Napoléon I^{er} à l'égard de son entourage. Mais est-ce là le point de vue auquel on doit se placer lorsqu'on entreprend de peindre un caractère d'une telle envergure ? Napoléon I^{er} a pu inspirer la haine ou l'admiration : à madame de Remusat il n'inspire que le dédain.

M. Sarcey nous dit : Pendant longtemps il passa pour dieu, maintenant la vérité s'est fait jour et ce n'est plus qu'un grand homme. Pour Mme de Remusat, c'est simplement un être grossier et sans esprit. Un tel parti pris ne suffit-il pas pour nous faire douter de l'impartialité de ses appréciations ? Pour que des mémoires puissent servir de documents à l'histoire d'une époque ou d'un homme, il faut qu'ils soient écrits sans passion et inspirés par le seul amour de la vérité. Si la passion s'en mêle, les mémoires se transforment en pamphlet, et alors ils ne peuvent se faire pardonner que s'ils portent l'empreinte d'un grand talent littéraire.

ACROSTICHES

A Mlle F. A. — DEUX VOIX

Fleur, beau lis dont l'éclat allait nous éblouir,
A l'ombre de l'autel tu vas t'épanouir.
Bientôt un voile chaste aura caché tes charmes.
Ignorant nos plaisirs, tu quittes nos alarmes.
Avant qu'un souffle impur ait flétri ta blancheur.
Nul ne pourra goûter tes parfums, ta fraîcheur.
A Dieu seul est la vie et l'espoir de la fleur.

Fille du Ciel, arrête un moment sur la terre !
Ange, un peu de repos à tes ailes d'azur.
Beaucoup songent à Toi dans l'ennui solitaire.
Ils veulent demeurer sors un soleil plus pur.
Ah ! ne t'envole point au séjour du mystère ;
Ne quitte pas ces lieux enchantés de te voir.
Avec toi nous aurons et la vie et l'espoir !

IGNORUS.

Montréal, août 1887.

PARIS, LE DIMANCHE

On lit dans une correspondance de M. l'abbé Provencher publié dans le *Naturaliste* :

Dimanche, 6 mars. Quel coup d'œil se présente à nous ce matin dès notre sortie pour nous rendre à l'église ! Les boutiques sont partout ouvertes, les rues sont occupées par de lourds camions chargés de matériaux, et de nombreux ouvriers sont au travail et dans des constructions privées qu'on érige, et dans des rues qu'on répare. Mais quoi, dites-nous à notre compagnon, cette ville si belle, si riche, si élégante, cette capitale du monde civilisée croit pouvoir se passer de Dieu, et lui refuse l'hommage de ce repos qu'il a toujours si impérieusement exigé ? Elle en portera tôt ou tard la peine. Le Maître de l'Univers saura bien encore, quand le moment en sera venu, trouver des Prussiens pour humilier et punir cette nation ingrate qui le méprise et foule aux pieds ses commandements. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Si le Seigneur n'y met lui-même la main, c'est en vain que veillent à la garde de la maison ceux à qui elle a été confiée. Si cependant l'oubli de Dieu, la violation du dimanche était le seul crime qu'on eut à reprocher à la France, on pourrait encore ne pas désespérer de son pardon, mais qu'on ouvre ses journaux et ses revues, qu'y voit-on ? Ce n'est plus seulement par l'indifférence qu'on se rend coupable envers Dieu, on lui déclare ouvertement la guerre. *Ni Dieu ni maître* porte pour titre l'un de ces journaux, et l'on y prêche ouvertement l'athéisme. La religion — la superstition comme on l'appelle — a fait son temps, répète-t-on, il faut la remplacer par le culte de la raison. Et là dessus, on enlève les crucifix des écoles, on les entasse pêle-mêle dans une charrette et on va les verser dans un coin d'une salle municipale. L'homme descendu du singe, dit un autre organe, poursuit son évolution comme tous les autres êtres de la nature, et quand le temps de sa dissolution est arrivé, ses éléments vont se mêler à la poudre de tous les autres êtres qui l'ont précédé ; et, il n'en reste plus rien. Quand on en est rendu ainsi à ne craindre plus ni Dieu ni diable, quelle morale veut-on qu'il puisse retenir l'homme dans le devoir ? Aussi, voyez déjà les fruits de cette irréligion, de ce dévergondage de la raison ! Des ambitions effrénées se sont emparé du pouvoir ; c'est au nom de la liberté qu'on opprime la liberté même ; la propriété particulière n'est plus respectée. Au nom de la légalité on vient vous arracher de vot. demeure et vous jeter sur le pavé ; on vient vous ravir vos enfants pour leur montrer dès l'âge le plus tendre la voie de la perversité. Toutes les franchises honnêtes sont ou entravées ou supprimées, seule la licence, la liberté de faire la guerre à Dieu, d'entraver le libre exercice de la religion. Français, vous apprendrez encore une fois de plus qu'on ne se moque pas ainsi impunément de Dieu. Le Dieu qui voit vos iniquités et votre scélératesse rendra à chacun selon ses œuvres, *reddet unicuique secundum opera ejus* (Rom. 2, 5, 6.) l'histoire est là pour nous donner mille fois la confirmation de cette vérité.

Mais la France a-t-elle oublié son Dieu à ce point qu'il ne s'en trouve plus chez elle qui fasse le bien, *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*, comme disait le prophète ? Détrompons-nous ; la race de saint Louis n'est pas encore éteinte ; la fille aînée de l'Eglise compte encore des légions de ses enfants ; la nombreuse assistance que nous avons vue aux messes de S. Sulpice ce matin, bien plus encore la société d'élite qui se pressait cet après-midi autour de la chaire Notre-Dame pour entendre le Père Monsabré et suivre la procession réparatrice qui venait ensuite, nous est une garantie que la foi, nous dirons plus, la piété même n'a pas encore déserté le pays de nos ancêtres. Si l'ivraie paraît l'emporter sur le bon grain en plus d'un endroit, la moisson n'est pas encore désespérément perdue.

Cette procession réparatrice qui se fait à Notre-Dame le premier dimanche de chaque mois, est une amende honorable pour les nombreux outrages à la divinité durant la grande révolution de 1793, auxquels on joint sans doute aujourd'hui les horreurs non moins révoltantes de la Commune de 1871.

TOUCHANTE HISTOIRE

Une *Semaine religieuse* publie un touchant récit où l'on doit voir assurément le doigt de Dieu. Le fait s'est passé, il y a environ deux ans, dans le village de Dancourt (Haute-Marne).

Un pauvre ouvrier, père de plusieurs enfants, était allé passer le dimanche à Froncles, village peu éloigné ; il ne devait rentrer que fort tard. L'obscurité commençait à tomber, et nul au foyer ne songeait au retour du père absent. Son plus jeune enfant, âgé de six ou sept ans, jouait dans une maison voisine. Tout à coup il interrompt ses jeux et court près de sa mère demander avec inquiétude si son père est revenu.

— Tu sais bien, mon enfant, que ton père ne rentrera guère avant minuit.

— Maman, il faut aller au-devant de papa, un malheur lui est arrivé !

La pauvre femme, épouvantée de l'accident convaincu avec lequel l'enfant répétait ces paroles, appelle l'aîné de ses fils. Il faisait froid, il faisait du vent, la neige couvrait la terre. Nos deux éclaireurs inquiets prennent un chemin détourné que le voyageur devait suivre et s'enfonçant dans la forêt. De temps en temps, il s'arrêtaient pour écouter, mais ils n'entendaient rien que les plaintes du vent à travers les branches. Ils continuaient d'avancer, anxieux, blanchis par la neige et semblables à de grands squelettes se donnant la main. Puis ils s'arrêtaient encore, écoutaient, et toujours rien que le silence de la forêt.

Tout à coup, un long cri de détresse frappe leurs oreilles. Un frisson glacial parcourt leurs membres : ils s'élancent dans la direction d'où la voix était partie. Quelques instants après, ils trouvèrent un homme étendu dans la neige, sans mouvement, au pied d'un jeune arbre qu'il serait convulsivement. Le fils reconnaît son père, pâlit et s'affaisse à côté de lui. Comment dépeindre le cruel embarras du compagnon du jeune homme, seul la nuit, au milieu de cette forêt sauvage, en face de deux corps sans vie ? Il parvint pourtant à faire reprendre ses sens au jeune homme, et, chargés du pauvre père ils regagnèrent péniblement le village.

Des soins empressés finirent par rendre à l'infortuné voyageur la chaleur et la vie ; il ouvrit de grands yeux. Etonné de se trouver au milieu de sa famille, il croyait s'éveiller d'un rêve pénible. Lorsqu'il put parler, on lui raconta ce qui s'était passé, et il dut à son tour faire le récit de sa triste aventure. Il avait quitté ses parents et ses amis plus tôt que d'habitude ; le mauvais temps, la neige, l'avaient décidé à ne point s'attarder. A un endroit du bois où le chemin est très rapide, il était tombé et s'était foulé le pied. Il voulut continuer sa route en se traînant sur les mains et les genoux. Au lieu de gagner une ferme voisine il se dit qu'il pourrait

bien regagner ainsi son logis. Le voilà donc le long d'un chemin de traverse, sur la neige, se meurtrissant les mains aux pierres. A la fin il se fatigue, ses forces ne répondent pas à son courage. Hélas ! il est encore bien loin de sa maison ; il se sent défaillir.

La nuit était noire et glaciale. Que devenir dans cette solitude affreuse ? Oh ! comme son cœur battait d'angoisse en pensant à sa femme, à ses enfants qui ne l'attendaient point. Peut-être il ne les reverra plus ! Mourir ainsi, abandonné la nuit, sur un chemin au milieu d'un bois, oh ! c'est dur ! Songea-t-il que le matin il n'avait pas assisté à la messe ? — Ne voyez-vous pas le dimanche sans avoir rempli votre devoir de chrétien. — Ou bien la cloche lointaine et attardée de l'Angelus vint-elle lui rappeler le souvenir de Celle qu'on n'invoque jamais en vain ? Toujours est-il que cet homme, qui depuis longtemps ne priaït plus, se mit à réciter la seule prière qu'il savait encore, le "Soyez-vous." Il essaya de continuer à se traîner, mais les forces trompèrent son courage. Il se mit alors à appeler à son secours, la forêt seule répondait. Enfin, sentant son cœur défaillir il jeta un dernier cri de détresse, ses bras enlacèrent convulsivement un arbre près duquel il se trouvait. "C'est donc ici, se dit-il, que je vais mourir !" Et il s'affaissa sur la neige.

J'ai dit comment, sur l'épouvante soudaine et inexplicable de son enfant, on était allé à sa rencontre, et comment on avait entendu son dernier cri de détresse. Inutile de faire remarquer la coïncidence merveilleuse entre la prière de cet homme et le pressentiment du cher petit. Cet ouvrier, avec tous les siens, n'hésite point à dire bien haut que Marie l'a sauvé. Aussi sa première sortie fut pour aller la ramener à l'église et se réconcilier avec Dieu.

La Providence semble distribuer différemment, aux divers régimes, les hommes destinés à les servir, et semble aussi réserver à certains des générations mieux douées. Il échut ainsi au gouvernement de Juillet des serviteurs particulièrement capables ou illustres. Parmi les hommes de premier rang figurèrent le maréchal Soult, le maréchal Bugeaud, Casimir Périer, le duc de Broglie, M. Guizot, M. Molé, M. Thiers ; puis des hommes de second rang très remarquables, les Odilon Barrot, les Salvandy, les Rémusat, les Duchâtel, les Montalivet.

Jeose dire que l'empire ne fut pas moins bien partagé, Saint-Arnaud, Canrobert, Bosquet, Péliissier, Niel, Magnan, Palikao furent des hommes de premier ordre, dans la sphère militaire ; et les Roubert, les Billault, les Baroche, les Morny, les Persigny, les Walewski, les Troplong, les Fould, les Magne, s'élevèrent au niveau des plus grands, dans la sphère politique. Autour d'eux gravita une pléiade d'hommes de talent et de distinction, qui eussent honoré tous les régimes, MM. Drouyn de L'Huys, Ducois, Delangle, Rouland, Pinaud, Forcade de la Roquette, Rigaud de Genouilly, de Parieu, Duruy, Schneider, Chaix d'Est-ANGE, de Royer, Jolibois, Gentour, et cet éclair de bon sens et d'éloquence, hélas ! trop vite éteint, qui s'appelle Thuillier. Les préfets et les conseillers d'Etat de l'empire ont laissé un renom qui survivra au dernier d'entre eux.

G. DE CASSAGNAC.

M. E. S. MANNY, de Beauharnois, vient de publier une intéressante brochure illustrée, traitant de la culture du "SORGHO" et de la fabrication du sirop et du sucre de cannes au Canada.

M. Manny envoie ce petit ouvrage GRATIS à toutes les personnes qui lui font parvenir leur adresse.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LE MÉDECIN DE LA POUPÉE

PETITES PAGES D'HISTOIRE

MADAME RÉCAMIER

Au début de ce siècle, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale; elle n'atteignit pas le génie; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire *Valérie*, elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance de l'engouement peint par Gérard. Madame Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admirateurs et des amis; et sur des sommets moins hauts et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Avec un génie supérieur à son sexe, elle resta la fille d'Eve. Quand l'inspiration sublime faisait éclater son noble front, son sein, qui se soulevait comme le flot sur la grève, rappelait la femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put dire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants..." Cela vaut encore mieux que *Corinne*.

* *

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où la jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphyr, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son passage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpète, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques. Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blâmer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette pensa comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage. — "Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C'est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargé d'expliquer ce secret." Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mur et richesses. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu:

Vivre pauvre pour mourir riche. Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l'amour: elle mourut riche d'adorateurs et d'hommages; et, comme la fille de Jephthé, elle ne demanda pas d'aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

* *

L'excellent M. Récamier put s'apercevoir tout de suite qu'il ne s'était pas trompé. "La jeune et innocente enfant qui portait son nom," devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante: son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l'aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklembourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des "cinq cents amis" qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il perdait son temps et sa peine, il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa maison à Lucien: M. Récamier s'y opposa!

Après Lucien ce furent les Montmorency; trois générations de premiers barons chrétiens: Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l'affection pour Mme Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée: *Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori.*

Le duc de Laval avait pour rival son fils Henri de Montmorency. Il disait plaisamment à Juliette, en parlant des Montmorency:

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient [trappés].

Jamais leur ancêtre Mathieu, n'entoura de plus d'égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand-tante Charlotte de Montmorency. Basompierre voulait l'épouser. Le Béarnais fit venir son compagnon et lui dit: — "Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu'elle t'aime, je te huirai. Si elle m'aimait, tu me hairais." Ce n'est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu'il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait "sacrifier son cœur à son besoin d'hommages," elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi "la coquette angélique"; — "D'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle." A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n'échappaient pas; et c'est là qu'elle fut vraiment une conquérante. Écoutez Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l'illustre auteur de *Corinne* écrit à Juliette: — "Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j'embrasse avec respect votre visage charmant."

Joubert, le disciple et souvent le rival de Larocheffoucauld, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants:

Mais si Joubert, ami fidèle
Que depuis trente ans je chéri,
Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,
Vers mes champs, accourt de Paris,
Qu'on ouvre, j'aime sa présence.

Joubert s'est dépeint et a dépeint Juliette dans les lignes suivantes: — "Je ressemble en beaucoup de choses au papillon: comme lui j'aime la lumière; comme lui j'y brûle ma vie; comme lui j'ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que

mon esprit se sente pénétré d'une douce température."

* *

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse, Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedberg, de Leuthen et de Lissa était beau et magnanime; il devint amoureux de Juliette. Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l'entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aimait Juliette jusqu'à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu'elle lui avait donnée. C'est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s'approcher d'elle. Mme de Staël lui dit: — "Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance?"

— Madame, répondit Mme Swetchine, c'est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois: Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Élysée. Le czar y avait préparé, avec son Égérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s'agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait, sans s'en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu'elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d'esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l'Europe dut regretter d'avoir passé à côté de cette belle guerrière "sans sourire ni soupirer." Étrange destinée de Napoléon: Quatre femmes l'ont combattu et l'ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier: au second empire, l'opposition napoléonienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

* *

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devient Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois. Une petite chambrette a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée, avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler: le malheur. Elle le porta avec aisance; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épouses de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élança du Saint-Gothard vers le Sud; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité: "Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle: "Une convenance immatérielle entre deux âmes; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et R ne virent la fin approcher avec courage. — "La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria. — "Je l'ai suivie, la voyageuse, sur le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires,

dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse, lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesses, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus; mais son âme devenue transparente, réfléchissait, comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entrouvrir, et Châteaubriand et Balanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement:

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là; elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince de VALERI.

L'INFLUENCE DES LATITUDES SUR LES MŒURS

Nous lisons dans le *Traité d'Union* de Mexico:

A Mexico, les dames trouvent mille et une distractions.

Elles ont les visites qu'elles reçoivent ou qu'elles rendent; les courses en ville chez les fournisseurs, les conférences chez la couturière, chez la modiste; elles ont enfin les réunions, les dîners, les bals, en sorte que leur temps est presque entièrement absorbé d'une manière agréable, si non toujours utile. Voulez-vous connaître la grande distraction des dames de Tunis? Elle consiste, chaque semaine, à aller passer une journée au cimetière. Celle qui n'a pas un deuil récent accompagne celles de ses amis qui se trouvent dans la position voulue; on arrive par groupes avec des provisions. La personne affligée se tient sur la tombe de son défunt en faisant des lamentations et en se meurtrissant le visage. Les petites camarades, à côté, ne sont pas le moins du monde impressionnées de ce manège. Elles ont tiré leurs provisions, et à la faveur d'une collation prolongée, les confidences vont leur train. Ces confidences la plupart roulent sur la manière la plus pratique de conserver la tendresse d'un mari. Pendant ce temps la pauvre déçolée fait entendre les cris les plus déchirants. Que vous semble de ce petit tableau?

Voici maintenant pour nos jeunes gens qui se piquent d'être amoureux, un exemple que nous bornerons à signaler. Les jeunes Maures tunisiens sont très prompts à s'éprendre follement d'une femme. Une fois amoureux, ils sont capables de tous les dévouements, comme aussi de toutes les excentricités. Ainsi, ils n'hésiteront pas à sortir une double piastre, à la faire rougir au feu et à se l'appliquer sur une main en disant à leur belle:

— Tu vois comme je t'aime!

Travaillez avec zèle pour le bien et le succès récompensera vos efforts.

MALICE D'UN MINISTRE. — Le Rév. Washington, D. C. écrit: Je pense qu'il est mal pour un ministre ou des hommes publics de donner des certificats à des charlatans, ou pour des remèdes sans aucune valeur, lorsqu'il y a un remède qui est connu de tout le monde par ses qualités vraiment supérieures et efficaces. C'est pourquoi je recommande spécialement les Amers de Houbon comme ayant eu un effet solitaire sur des personnes de ma connaissance et je crois qu'aucune famille ne devrait se dispenser de ce remède. — "New-York Baptist Weekly."

LA CROIX DANS LE DESERT

(Traduit de l'anglais par C. A. Gouveau, A. B.)

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Près d'une tombe recouverte de gazon, un chef indien, morne et silencieux, était assis. Les angoisses avaient obscurci ses yeux qui ne pouvaient plus verser de pleurs ! telles deux sources tariées par les rayons d'un soleil brûlant. Ses bras étaient ployés sur sa poitrine, comme à la dernière heure, et son arc détendu gisait là-bas sur les remparts dont les ruines attestaient un vaillant combat. Sur cette tombe couverte de verdure et de boutons d'or, s'élevait une humble croix de bois. Elle apprenait à la nature, aux cèdres, aux pins du désert que là, sous cette terre, reposaient le cœur et l'espérance d'un homme ; elle semblait soulever de cette poussière une voix qui appelait à la prière.

A cette heure tout était tranquille ; les derniers rayons du soleil couchant se reflétaient mollement sur cette pierre humide. Dans le désert, cette plaine immense, cet océan de sable aux rivages presque infinis, un voyageur, fatigué, s'avance en chancelant. Lui aussi, il s'arrête avec respect auprès de ce tombeau, se demandant quelle pouvait être la cause de ce monument élevé entre les forêts vierges et les vagues brillantes des grands lacs. Alors, comme le vent qui agite le chêne aux rameaux flétris, ainsi les sons de sa voix réveillèrent le vieillard profondément endormi. Puis le chef sauvage, à la tête blanchissante, se levant tout à coup avec lenteur, dit au nouveau venu :

« Le soleil a plusieurs fois disparu par delà l'horizon depuis que je prêtais une oreille attentive aux paroles qui passèrent par-dessus ces ondes qui s'étendent devant nous. La voix de ces hommes de la prière qui rend les flots agités semblables au gazouillement du ruisseau, s'est éteinte depuis longtemps ; cependant lorsque je parcours la trace de leurs pas, les murmures de la forêt semblent m'apporter leur souvenir.

« Tu me demandes peut-être quelle est cette maison solitaire dans le lointain ? Dans ma folle vanité de jeunesse, je me comparais à l'aigle qui fend la nue lorsqu'il vint sur ces mers poussé par les vents de l'été. Il venait établir sa tente au milieu de nous, sur les bords verdoyants des grands lacs. La saison des fleurs a bien des fois embaumé les airs depuis cette heure où sa maison flottante apparut à nos regards étonnés. Il ne vint pas avec l'arc ni la lance du chasseur pour poursuivre sur nos vertes collines les daims aux pieds légers ; non pour ravager la splendeur ténébreuse de nos forêts dont il respectait les cèdres aux branches élevées jusqu'aux nues, comme il aurait respecté une meule de foin ; mais il vint ici pour y répandre la nouvelle des choses saintes, qui réjouissait nos âmes, comme une douce rosée sur une pauvre fleur flétrie au désert sous le souffle pestilentiel du sirocco. Les soupirs des cyprès ne nous diront-ils pas comment nous rencontrâmes cet homme à la figure pâle, moi et mes frères ! Mes frères ! ils ont quitté la terre ; ils sont allés entendre sa voix divine sous ces arbres aux feuilles rouges, qui semblent me renvoyer, dans leur triste murmure le son de cette voix éteinte.

« Il nous parla d'un être divi qui avait brisé les chaînes de la mort, et sa parole de feu embrassait nos cœurs dans notre poitrine ; il nous dit que par delà le tombeau, il y avait une terre immense dorée par un soleil toujours renouvelé, et qu'habitent nos aïeux. Puissent ils y vider à longs traits la coupe des douceurs ! Là, rien ne meurt ; là les yeux n'ont plus de larmes ; là, on ignore les adieux déchirants. Il venait pour nous conduire dans cette terre bénie. Mais le bonheur l'appelait : il ne pouvait rester plus longtemps au milieu de nous. Nous le vîmes s'affaiblir peu à peu comme une fleur flétrie.—Comme le cerf altéré, il soupirait après les eaux rafraîchissantes des régions célestes. Son œil brillait comme un rayon de soleil ; le temps avait respecté ses che-

veux qu'entourait une brillante clarté ; c'est pourquoi l'espérance agitait encore nos cœurs tremblants ; mais maintenant le lac semble couvert d'un voile sombre, car l'été est venu et il ne l'a pas trouvé au milieu de nous. Nous nous assemblâmes autour de lui à l'heure où les gouttes de la rosée du matin perlent sur les branches des arbres. Sa voix, d'abord forte et vibrante, s'affaiblit doucement comme les soupirs et les gémissements d'une mer, qui frappent mes oreilles dans le lointain.

« Pendant ce temps le désert soulevait des masses de poussière et de sable, comme si l'esprit du vent eut pris des forces. Alors des mots confus s'agitèrent sur la langue du visage pâle ; ses blanches paupières s'abaissaient et se relevaient convulsivement ; sa tête retomba en arrière et un sombre nuage couvrit son front penché vers la tombe. Tu n'ignores pas, sans doute, comment sont terribles les dernières convulsions du mourant s'attachant à la vie comme le naufragé à la planche de salut. C'en est assez ! Il tomba sur mon sein : l'ami qui nous aimait avait parcouru sa route ; fatigué, il était arrivé au port où il doit se reposer de ses longs travaux. Nous l'enterrâmes près du lac aux eaux tranquilles. C'est là, quand le soleil allait disparaître et que la brise du soir rafraîchissait les airs, c'est là qu'il avait coutume d'aller prier.

« Pour marquer le lieu où il repose, nous avons élevé cette croix, car sur cette croix, nous dit-il, son sauveur était mort. Maintenant il a sûrement atteint, au-dessus des monts et des vagues, cette terre parsemée de fleurs, dont le gazon verdoyant ne cache aucun tombeau. Mais le glaive de la douleur transperce mon âme. Je pleure sur la brillante renommée de mon peuple ; elle a fui les lieux où elle avait coutume de briller ; le sentier qui mène aux rivages les plus propices est connu des hommes, et notre langue est tombée, oubliée ; nous ne pouvons plus jeter sur le passé, qu'un regard de tristesse : notre gloire ne nous apparaît plus que comme ces songes brillants qu'on poursuit en vain au réveil.»

Ainsi parla le vieux chef indien. Alors le voyageur, les yeux remplis de larmes, prit la parole et dit au vieillard : « Enfant du désert, ne perds pas le divin lambeau de l'espérance, quoique les heures illustres, éclatantes te semblent enfuies et que le sombre nuage de l'esclavage menace de s'appesantir sur ta nation ; les secrets de Dieu son inconnus aux mortels. Cependant là où la moisson a été déposée, des fruits rougissants ne tarderont pas à se faire voir. Espère, espère toujours ! Quand l'hiver a disparu les vertes feuilles ne naissent-elles pas soudain ? Après les mois sombres et silencieux, quand au froid a succédé la chaleur, les fruits ne sortent-ils pas de leur enveloppe ? Le chant des oiseaux ne réjouit-il pas la forêt ? Lorsque les froides chaînes qui retenaient les fleuves captifs se sont fondues sous les baisers du soleil, les eaux ne coulent-elles pas silencieuses entre leurs rives fleuries ? Ne va pas croire que les paroles de vie qui ont été semées ici ne laisseront après elles aucune trace, comme un songe qui fuit, comme l'oiseau qui fend l'air, comme le vaisseau qui sillonne la mer. Les ténèbres qui enveloppent les montagnes aux sommets altiers seront bientôt dissipées et l'aurore d'un beau jour de printemps se lèvera encore sur la race. Bientôt le désert, cette immense solitude, poussera des roses qui embaumeront les airs.

LES SOUVENIRS D'UN AGENT D'ASSURANCE

Il y a bien quelque dix ans, si nos souvenirs sont exacts, nous nous trouvions à Bagnères-de-Luchon.

Nous avions pour voisins de table d'hôte, deux jeunes gens accompagnés d'un protecteur d'une amabilité charmante.

Il occupait une grande situation administrative, et était venu conduire aux eaux sa fille unique, orpheline de sa mère, morte

en lui donnant le jour : le jeune homme, secrétaire du papa, était le fiancé de la jeune fille.

A Luchon, nous faisons comme ailleurs, nous recommandions la pratique de nos institutions à tout voisin bienveillant de table d'hôte. C'est vous dire, que le jeune couple, placé sous l'aile tutélaire de son protecteur naturel, était journellement édifié sur les divers modes de fonctionnement que comporte l'Assurance-vie.

* *

Nous trouvions, à l'exposé de nos théories, une résistance très opiniâtre venant de la jeune fille.

Comme il est facile de le concevoir, l'âme si aimante et par suite, si nerveuse de la femme se prête difficilement à des combinaisons sombres. Il lui faut toujours le sommeil et, à quiconque vient lui parler de lendemains mortels non-seulement pour elle, mais encore pour les siens, elle répond par la protestation ou quelquefois par une moue dédaigneuse.

Nous avions donc en face de nous, sinon un ennemi, tout au moins un adversaire : et quel adversaire ! une femme !

Par un penchant tout naturel, le fiancé épousait la querelle de la fiancée. Puis, à côté, le père tempérait et adoucissait la résistance en homme sage et avisé, mais avec cette pointe de partialité que lui imposait fatalement le souci de ces deux êtres aimés.

Néanmoins, nous ne nous décourageâmes pas, et nous résolûmes d'utiliser cette tendresse paternelle en faveur même de nos desseins.

—Comment, dites-vous au futur grand père, vous êtes à la veille de marier votre fille avec un garçon qui n'apporte en dot que des qualités ? Vous êtes vous-même, dites vous, sans fortune et vous le laisseriez sans ressources si vous mouriez demain ? Comment, alors, ne pas sauvegarder votre avenir en garantissant le leur ?

—Mais, comment cela demandait-il ?

—Mon Dieu ! la chose est bien simple. Contractez une assurance de 100,000 fr. à terme fixe payable dans dix ans : vos moyens actuels vous permettent la chose.

Si vous veniez demain à mourir, ils n'auraient qu'à attendre dix années pour jouir de votre passager sacrifice. Et, si vous vivez à l'époque fixée, vous serez libre soit de les doter de cette somme, soit de la recueillir vous-même, en la faisant fructifier jusqu'au jour où ils en hériteront.

—L'idée me plaît, dit le père attendri, c'est chose faite, mais de grâce n'en parlons pas aux enfants. Telle fut sa réponse.

* *

Faut-il conter la suite ?

Quelque huit jours après, on rapportait à l'hôtel le cadavre ensanglanté du malheureux : une chute de cheval, au fond d'un ravin, et tout avait été dit. Et, lorsque nous eûmes le suprême devoir de remettre sa dépouille funèbre dans le fourgon qui devait rapatrier les restes du pauvre touriste dans son pays, nous eûmes la consolation de remplir envers les deux enfants, désolés et anxieux de l'avenir, un pieux devoir.

—Prenez ceci, leur dites-vous en remettant dans leurs mains le contrat d'assurance ; votre père avait fait son devoir, car votre avenir est désormais assuré.

ARBRE VINDICATIF

L'Enterprise de Virginia. Nevada, dit qu'un gentleman de cette ville est propriétaire d'un arbre particulier, provenant d'une semence rapportée d'Australie. Sa croissance a été très rapide et, quoique n'ayant encore atteint qu'une faible partie de son développement, il a maintenant 8 pieds de haut. Il ressemble à l'acacia, et il a toute les qualités caractéristiques de la sensitive.

Chaque soir, au coucher du soleil, ses feuilles se replient et les extrémités des bourgeons s'enroulent. Si l'on touche un

bourgeon, les feuilles s'agitent et frémissent comme indignées pendant plus d'une minute après que l'attouchement a cessé. L'endroit où avait poussé cet arbre singulier était trop petit pour sa pleine croissance, le propriétaire a donné ordre de le transplanter dans un terrain plus favorable, et, après avoir bien expliqué les précautions à prendre, il est allé faire son tour habituel sur la plantation. De retour quelques heures plus tard, il a trouvé la maison sans dessus dessous et ses gens bouleversés comme en présence d'une catastrophe imprévue.

A ses demandes d'explication, on a répondu que, conformément à ses ordres, l'acacia australien avait été transplanté, mais que l'opération avait déplu à l'arbre et qu'il avait témoigné une grande colère. A peine enfoncé dans son nouveau trou, toutes ses feuilles se sont hérissées, menaçantes comme les défenses d'un porc-épic, et le tronc et les branches ont eu de véritables convulsions. En même temps, l'arbre irrité a répandu autour de lui une odeur écœurante, révoltante, semblable à celle émise par un serpent à sonnettes quand on le taquine. La maison entière en a été empestée, et il a fallu ouvrir portes et fenêtres pour échapper à la suffocation. L'accès de rage de l'arbre démenagé a duré plus d'une heure, et l'on ne sait où sa vengeance se serait arrêtée si le soleil ne s'était couché dans l'intervalle, ramenant l'heure où ce bizarre échantillon du règne végétal a coutume de se livrer au repos.

Il a lutté quelques instants, mais peu à peu il s'est assoupi, sa méchante humeur s'est calmée graduellement, les feuilles se sont repliées l'une après l'autre, les bourgeons se sont enroulés pour faire de la, les branches se sont immobilisées, et le tronc, suivant l'exemple général, a cessé à son tour de protester et d'infecter le voisinage. Quoique la scène de violence ne se soit pas répétée le lendemain, ce qui semble indiquer que l'arbre s'est résigné à sa nouvelle situation, il est devenu un objet de terreur pour tout le personnel de la plantation, et particulièrement pour les nègres, dans l'opinion desquels ce prétendu acacia est un être vivant et irascible, tenant plus de la nature du serpent que de celle de la généralité des arbres.

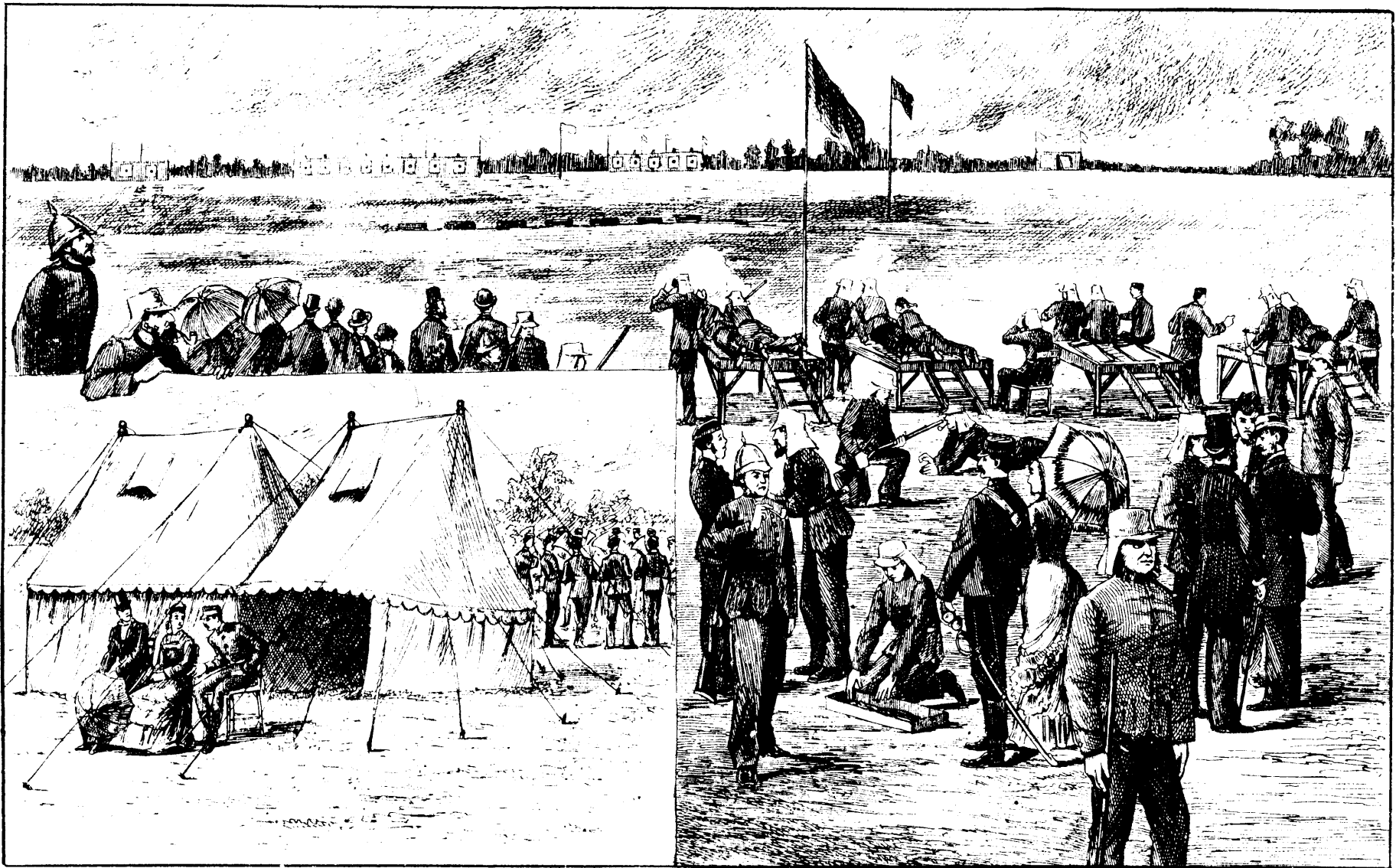
L'ALCOOLISME AUX ETATS UNIS

Si vous voulez savoir les sacrifices que coûte l'alcoolisme à un grand pays, consultez la statistique publiée dans le *New Medical Journal*, par le docteur Marmot.

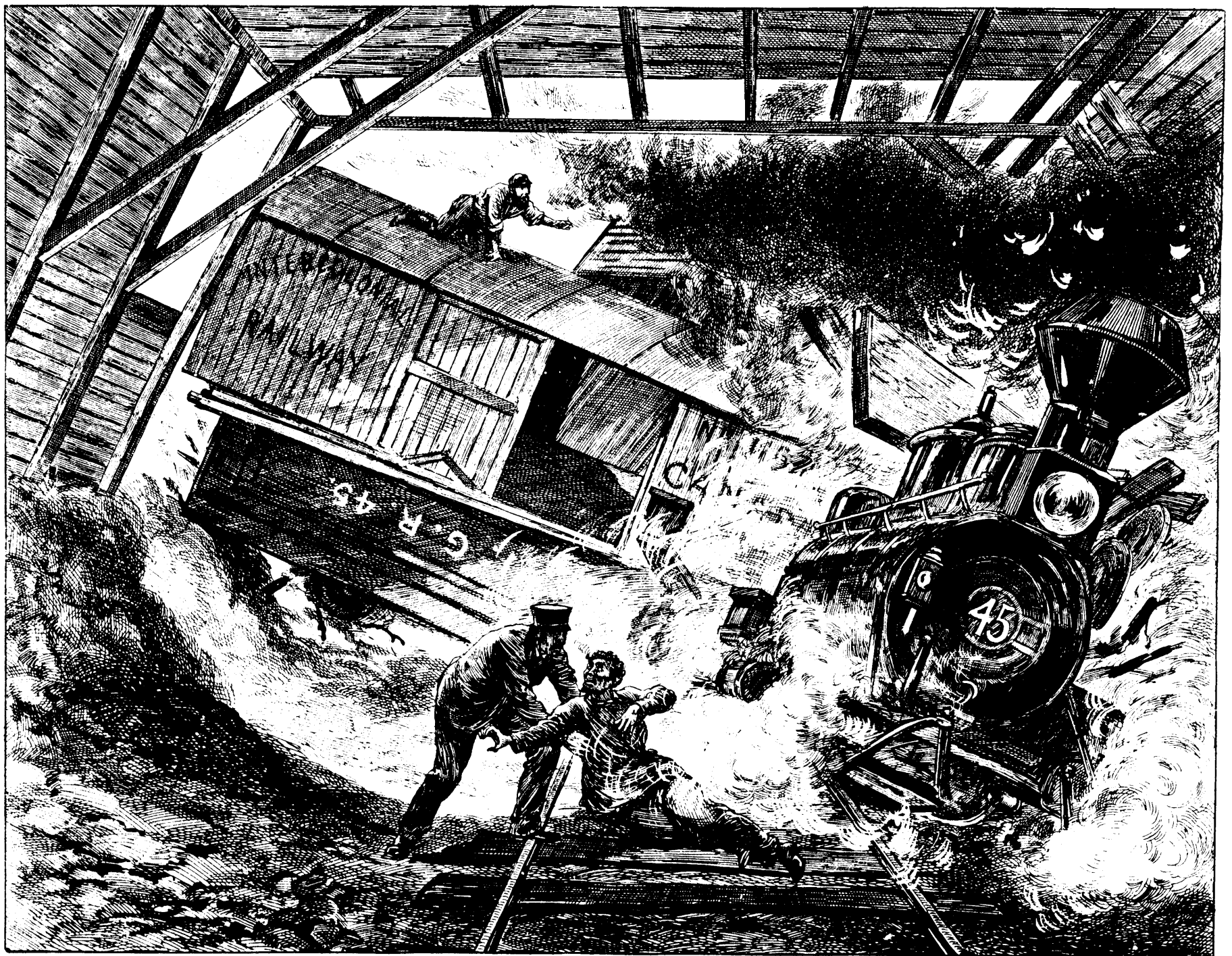
Il vous dira que, en dix années, l'alcool a imposé aux Etats-Unis une dépense directe de 600 millions de dollars, qu'il a causé une dépense indirecte de pareilles sommes, qu'il a détruit 300,000 existences, qu'il a fourni 400,000 orphelins aux asiles, qu'il a fait mettre en prison et dans les workhouses 158,000 individus, qu'il a déterminé 10,000 suicides, qu'il a causé par incendie ou violence la perte d'au moins dix millions de dollars, et qu'il a fait 200,000 veuves et un million d'orphelins.

Ce bilan se passe de commentaires.

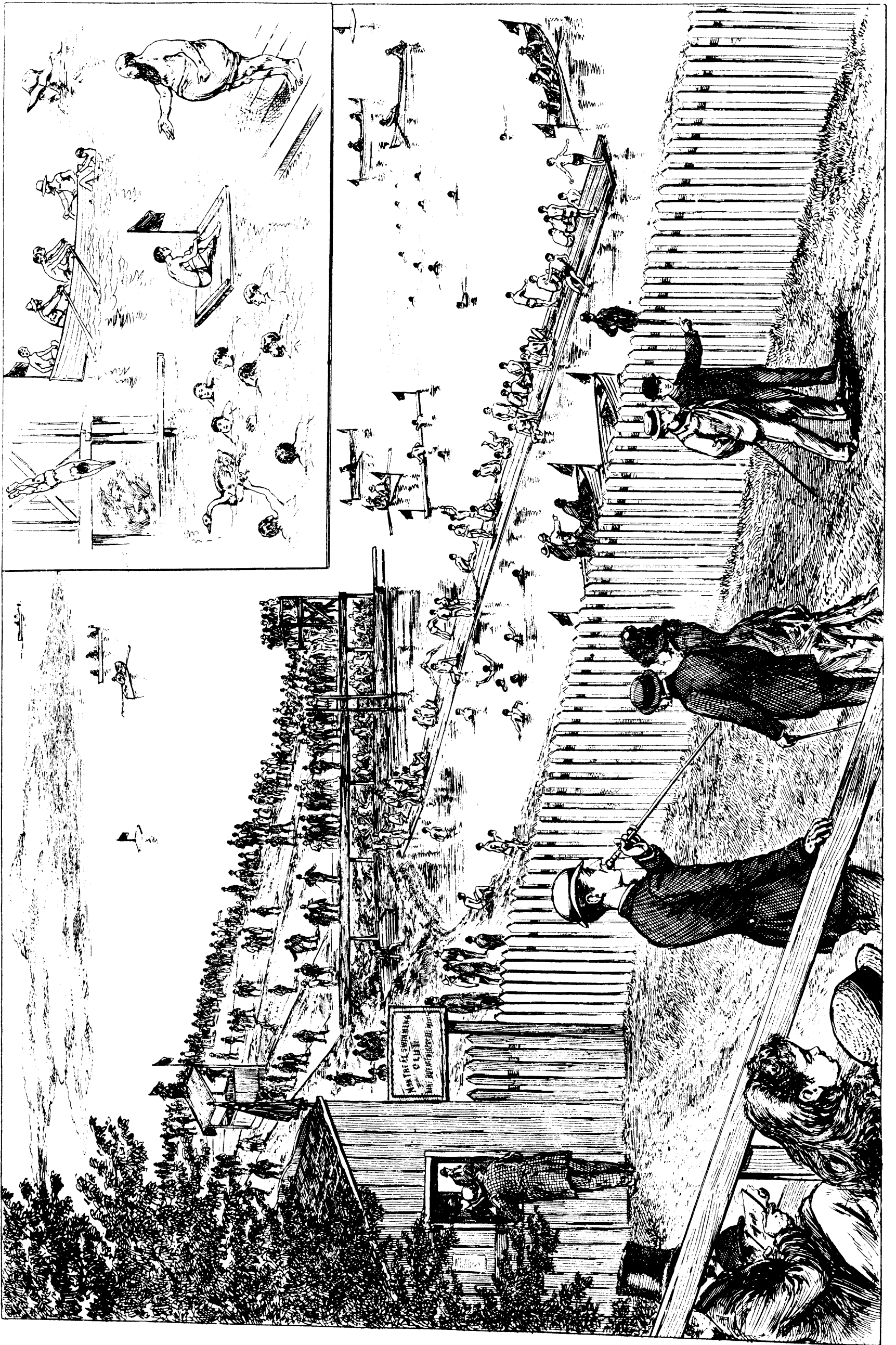
Un conseil.—Moyen de nettoyer les horloges : Si votre horloge est décidément arrêtée, essayez ce qui suit avant de la porter chez un orfèvre quelconque : Otez les aiguilles et le cadran ; ôtez le balancier et le fil qui le soutient. Enlevez le crochet de la roue principale, de celle qui produit le tic-tac de l'horloge, et au même instant vous verrez celle-ci agir avec rapidité. Laissez-la faire. Son action vive et précipitée enlève toutes les saletés, toute la poussière, et l'horloge se nettoie elle-même. Alors, si vous avez de l'huile bien douce et bien pure, mettez-en un peu sur les essieux. Enfin, remplacez bien toutes les parties de l'horloge, et neuf fois sur dix elle fonctionnera d'une manière aussi juste que si elle eût été portée à la boutique de l'orfèvre. Voilà comment on sauve une piastre.



CONCOURS DE TIR A LA POINTE SAINT-CHARLES EN PRÉSENCE DU MINISTRE DE LA JUSTICE



ACCIDENT SUR LE CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL



COURSES A LA NAGE A L'ILE SAINTE-HELENE

POÉSIE

La mort de M. Augustin Doyer, le plus vieux des miliciens de 1812, a inspiré à un barde canadien, M. W. Chapman, l'idée de composer une magnifique pièce de vers que nous publions avec plaisir.

UN SOLDAT DE CHATEAUGUAY

Majestueux débris de ce groupe homérique Dont le sublime exploit, étonnant l'Amérique, A mis une auréole au nom de Chateauguay, Par la mort oublié, le soldat centenaire, Qui durant si longtemps commanda le tonnerre, Dans l'ombre vivait relégué.

Presque seul survivant de la grande épopée Que Salaberry fit jaillir de son épée, Le patriote—lui qui prodigua son sang Pour sauver autrefois son pays des entraves, Qui sur son sein meurtri portait la croix des Demandait l'aumône au passant. [braves.

Malgré son déclin, le vieillard héroïque Avait gardé toujours une fierté stoïque Qui faisait rayonner son front plébéien. Il vantait le passé : sa voix était magique, Quand il nous racontait la défense tragique Du Léonidas Canadien.

Et lorsque le canon grondait pour quelque fête, Le soldat tressaillait, et, redressant la tête, Courait voir défilé le bataillon vainqueur : Le drapeau qui frémit, le coursier qui s'effare, Les cris du commandant, les sons de la fanfare, Tout faisait palpiter son cœur !

Parfois quand le couchant versait sa lueur blonde, Il allait aux remparts : là, l'œil perdu sur l'onde, Il songeait en silence à ces jours glorieux Oh, conscrit, il volait défendre la frontière.... Alors il entendait dans la nature entière Comme des chants mystérieux.

Dans les soupirs des bois, dans les murmures [vagues Qui s'élevaient la nuit des roseaux et des vagues, Dans la douce rumeur qui flotte sur les vents, Dans l'hymne des oiseaux qui monte des claires, [rières, Il lui semblait ouïr des légendes guerrières, Et des poèmes émouvants.

Il croyait voir passer au loin, dans la pénombre, Des assaillants vaincus les régiments sans nombre Fuyant, sous la forêt, affolés, furieux ! Il croyait distinguer à travers les rafales Les sanglots des blessés, les clameurs triomphales Des voltigeurs victorieux !

Puis son regard quittait notre rive sereine, Car du lointain brumoux une voix souveraine Venait de lui jeter un grandiose écho !... Et son cœur chaleureux bondissait d'allégresse, Car la brise du soir lui disait la prouesse De nos soldats à Mexico !

Bientôt il entendait de longs cris de souffrance, Il contemplait, hélas ! la malheureuse France Qui se tordait aux pieds du Teuton triomphant... A cette vision qui troublait sa pensée, Qui faisait frissonner sa pauvre âme froissée, Le vieux pleurait comme un enfant.

Enfin, hier, la mort, de son bras invisible, A fondroyé le front du soldat invincible, Que l'âge et les regrets ne surent pas ployer. On a vendu sa croix, pour lui donner sa tombe, Et devant lui, devant cette gloire qui tombe, Nul n'est venu s'agenouiller.

Maintenant, il sommeille au bord du flot qui [chante, Et là, jamais d'amis, jamais de voix touchante N'ira pour lui prier dans les brumes du soir. Sur son tertre ignoré pas de fleurs, pas de [marbre ! Et pour tout mausolée il a l'ombre d'un arbre Où l'oubli seul viendra s'asseoir.

W. CHAPMAN.

Août 1881.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

XXIX

"L'AGNUS DEI" DE ROSSINI

C'était encore l'hiver ; mais on sentait venir le printemps. L'air avait de tièdes bouffées, le ciel se faisait clément, les bourgeois gonflés étaient près d'éclater, et quelques pâquerettes hâtives étaient frileusement au soleil leur corole que la gelée avait à demi brûlée. Fernande,

libre, presque heureuse, se dirigeait à pas lents vers le village, s'enivrant avec délices de la paix de cette nature. Elle respirait comme un prisonnier qui a déposé ses chaînes, tout se revêtait pour elle d'un charme inexprimable, elle jouissait d'une de ces heures sereines, si rares dans la vie, et elle allait, sans souci, sans préoccupations, bercée par cette joie indéfinissable qu'elle sentait en elle, et qui lui faisait oublier le passé en laissant l'avenir dans un lointain que l'on ne cherche pas.

D'où lui venait cette joie ? Il lui eût été difficile de le dire. L'âme à des états que la raison ne saurait expliquer, ni approfondir.

Celle de Fernande subissait-elle l'influence de cette vaste solitude, de cette atmosphère rayonnante, de cette résurrection de la nature qui se faisait pressentir ?

Elle ne le savait pas elle-même, et elle allait seule, sur les chemins, souriant à ce bonheur inconnu qui dérobaît de son sein et éclatait dans ses yeux.

Madame Lobeau était en partie de plaisir dans un château des alentours, avec ses enfants : M. de Fineste, qui avait décliné toute invitation, était à la chasse ; M. Anatole avait été faire, il l'avait annoncé du moins, une visite à la baronne de Lacaute, et Fernande se dirigeait vers le presbytère, situé, nous le savons, à quelques kilomètres du château.

Lorsqu'elle y arriva, le village était presque désert. Elle le traversa, et, voyant l'église ouverte, elle y entra pour prier.

La prière est la manifestation de la joie aussi bien que de l'angoisse, Fernande, à genoux, sur les dalles de pierre, laissa monter à Dieu l'infinité de sa pensée et de son adoration. Lorsqu'elle se releva, il lui sembla que le ciel la caressait, à travers les vitraux de l'humble chapelle, et, tout émue, elle alla s'asseoir devant l'harmonium, dont les touches résonnèrent peu à peu sous ses doigts. Bientôt la jeune fille mêla sa voix aux sons de l'instrument. Un silence profond l'enveloppait. Emue de ses propres accents, elle chanta avec une profonde expression l'*Agnus Dei* de Rossini, et, lorsque les dernières notes s'éteignirent sous la nef, elle entendit, non loin d'elle, une respiration humaine. Elle se retourna. Philippe de Fineste, son fusil en bandoulière, était à genoux et priait. Elle aurait pu s'écrier comme Dioclès : "Quelle fête, quel spectacle pour moi de voir Epicure dans un temple !... Je n'ai jamais mieux compris la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Epicure à genoux."

Philippe, il l'avait dit cent fois, n'était pas incrédule, mais ne savait pas prier. Et Fernande le voyait prosterner, dans une adoration muette ; elle devinait l'élan de sa pensée ; son attitude était celle du croyant.

Avec le chant de la jeune fille finit aussi l'extase. Il se leva, alla à elle, et, lui prenant les deux mains et la regardant comme le soir du bal.

—Fernande, lui dit-il, vous m'avez donné la foi. Merci.

La jeune fille voulut répondre, et ne le put. Un trouble étrange l'avait saisie ; son cœur s'était pris à battre avec violence ; il lui sembla que son nom prononcé par Philippe avait une douceur inconnue.

—Merci ! lui avait-il murmuré. Qu'avait-elle fait pour lui ! Rien. Et pourtant, elle sentait qu'elle n'était pas étrangère au changement qui venait de s'opérer en lui.

—Vous m'avez donné la foi, merci !

Elle se répétait ces paroles, croyant toujours les entendre ; mais Philippe, tremblant d'émotion, avait quitté l'église. Il avait dû s'arrêter un moment sous le porche pour y reprendre un peu d'empire sur lui-même. S'il eût été moins absorbé, il aurait peut-être remarqué, cachée derrière les chaises échataudées de la nef, une ombre qui cherchait à se dissimuler. Il ne vit rien, et disparut à travers les sentiers.

Fernande essaya de jouer, de répéter l'*Agnus Dei*. Ce fut en vain. Sa voix, d'ordinaire si sûre, trillait d'une façon éternante ; elle se tut et se contenta d'une prière mentale.

Lorsqu'elle quitta l'humble chapelle, il lui sembla qu'elle y laissait une part d'elle-même ; elle en regarda un à un les ornements, les détails, comme pour les imprimer dans son cœur, et fut obligée de se promener au grand air, avant de frapper à la porte du presbytère.

L'abbé Saturnin était absent. Pourquoi n'en fut-elle pas contrariée ? Elle ne se le demanda pas, et reprit à pas lents le chemin de Fineste. Lorsqu'elle y arriva, le château était désert. Elle se trouva presque heureuse de cette solitude, et erra de pièce en pièce, sans savoir se décider au repos.

Elle voulut écrire à son père, et ne le put ; toucher du piano, impossible ! dessiner, encore moins ; lire, elle dut fermer le livre.

D'où lui venait cette agitation intérieure, ce besoin de mouvement dans l'inaction ? Il lui aurait été difficile de le dire.

Les heures s'écoulèrent dans ce far niente charmant et irrésistible, et Fernande ne s'aperçut de la fuite du temps que lorsqu'on vint lui annoncer que le dîner était servi.

Philippe de Fineste et M. Anatole l'attendaient dans la salle à manger.

Pourquoi Philippe la traita-t-il avec un genre de respect, bien doux au cœur de la jeune fille ? Pourquoi la fit-il mettre à la place de la maîtresse de la maison, et la pria-t-il d'en remplir les fonctions ?

Qui sait ! A quoi bon ces pourquoi ? Cela n'était-il pas naturel et fort simple ?

Monsieur de Fineste parla peur Anatole se fit aimable. Peine perdue : Fernande restait muette mais souriante.

Le repas ne fut pas long. Aussitôt terminé, Philippe proposa une promenade dans le jardin.

—C'est tentant, dit M. Anatole ; je lis mon journal et je vous suis.

Fernande et Philippe sortirent.

—Oh ! oh ! murmura à part lui le précepteur ; il a oublié de fumer son cigare ; c'est grave ! !

La nuit était resplendissante ; pas un souffle dans l'air ; les étoiles semblaient flotter dans l'espace, pour mieux se mirer dans l'azur ; on eût dit que la nature retenait son haleine pour mieux s'écouter vivre dans cette ombre transparente qui l'enveloppait.

Fernande, au bras de Philippe, se taisait. Ils jouissaient l'un et l'autre de ce calme mystérieux ; ils étaient heureux. Songeaient-ils à interroger leur âme, à se demander le secret de ce bonheur intime ? Non ! Ils en savouraient le charme et n'osaient le troubler de peur de le voir s'épanouir.

La parole est un bruit humain qui a souvent sa mélodie ; dans certains états, on craint que ce bruit n'ait quelque chose de discordant qui fasse disparaître le fantôme caressé.

C'est ce que craignaient peut-être Philippe et Fernande.

Ils ne se parlaient pas ; leur silence parlait pour eux. Combien durèrent ces minutes si vite envolées ? Ni l'un ni l'autre ne s'en rendit compte. Soudain, ils tressaillèrent tous les deux. On jouait sur l'harmonium l'*Agnus Dei* chanté par la jeune fille à l'église.

—C'est étrange ! murmurèrent-ils à la fois.

—Oh ! oui, bien étrange ! répéta-t-elle. L'église était absolument déserte. Et M. Anatole prétend avoir passé l'après-midi chez la baronne.... Ecoutez ! reprit-elle après une pause, ce chant à quelque chose de déchirant qui me glace.

M. Anatole, ce ne pouvait être que lui qui jouait, en était à ce passage :

*Qui tollis, peccata mundi,
Miserere, miserere, miserere....*

En effet, ce mot *miserere* planant sur cette solitude, ressemblait à une lamentation.

—Enfant ! soupira-t-il. On dirait que vous avez peur.

Et il la rapprochait instinctivement de lui, L'écho portait aussi en ce moment, jusqu'à eux, les notes plaintives et éloignées d'un glas funèbre. Fernande était devenue tremblante.

—Rentrons ! supplia-t-elle.

Il y avait de la détresse dans son accent.

—Vous le voulez ? lui demanda-t-il avec une grande douceur dans la voix et une nuance de regret. Nous sommes si bien ici ! Qu'importe le son qui passe ! Il a fui, nous ne l'attendrons plus. De quoi vous effrayez-vous ? Vous ne le savez même pas. Ce *miserere* cet *agnus* plutôt, a désormais pour moi un charme attachant. N'est-ce pas lui qui m'a fait tomber à genoux et prier, ce que je n'avais su faire depuis mon enfance ! Il m'a ouvert les vastes horizons de la foi. Vous étiez si religieusement inspirée, que vous auriez animé un marbre. Je me suis senti meilleur en vous écoutant. Félicitez-vous de cette victoire que la théologie n'eût, peut-être, pas aussi bien, aussi vite remportée. Oui, vous m'avez donné la foi, et, avec vous, je crois au Dieu de miséricorde. Je vivais, non en sceptique, mais en indifférent ; vous m'avez transformé. Soyez-en bénie. Vous possédez, vous, la vraie religion ; apprenez-moi à la connaître. Je serai docile à vos conseils ; je réfuterais quelquefois, vieille habitude, et puis, on ne peut tout admettre sans discussion. Je me connais, la réforme sera un peu difficile à mon âge. Vous n'en aurez que plus de mérite. C'est entendu, n'est-ce pas ? Jusqu'à ce jour, qu'a été ma vie ? Des heures ajoutées à d'autres, rien de plus. Sans vous en douter, vous m'en avez montré le vide. J'ai besoin d'autre chose. Où le trouverai-je ? Je l'ignore. Un je ne sais quoi m'affirme que vous me l'apprendrez. C'est pourquoi je murmure : J'ai soif ! Je vous ai entendue dire à Hermine, sur le *statio* du Christ, de merveilleuses paroles. Vous expliquiez que Jésus avait soif d'amour, de dévouement, de sacrifice, lui qui était la victime propitiatoire et mourait pour l'humanité. Ma soif est moins mystique, assurément ; l'infini m'attire en m'épouvantant ; aussi mes aspirations ont-elles un vol moins élevé. Les définir ne me serait guère possible. Aidez-moi à lire ce qui se passe en moi.... Vous ne me répondez pas ?

—Je vous écoute.

—Et vous acceptez ma proposition ?

—Ce serait téméraire.

—Vous ne m'avez donc pas compris ?

—Oh ! si, je vous ai bien compris !

—Hé bien ?

—Songez que je ne suis qu'une pauvre petite institutrice, et que c'est un rôle d'ange que vous me proposez.

—Celui qui vous convient. Ne nous récriez pas. Qu'étais-je avant votre arrivée ? A peine un être pensant. Je ne sais même pas si je savais penser. Aujourd'hui, je sens que j'ai une intelligence ; elle s'est agrandie à votre contact ; une âme ; je n'en doutais pas, mais ne m'en préoccupais guère. Je sens aussi que la vie croît en moi avec une force, une puissance inconnue. Vous seule avez opéré ce changement. Terminez votre œuvre. Il y a longtemps que je voulais vous en prier. Je n'osais. Ne l'avez-vous pas deviné ?... Ne vous taisez pas, Fernande, et à votre tour, parlez-moi....

Elle entendait battre son cœur, et, confuse, charmée, émue, heureuse, frémissante, elle restait muette ; mais sa physionomie réfléchissait si bien ses sentiments qu'il reprit après une courte pause.

—Vous l'avez deviné, tout en vous me l'é-

vèle. Ne me dites pas non, je ne le croirais pas.

Une voiture faisait crier le sable de l'avenue.

—Déjà ! fit-il en tressaillant légèrement ainsi qu'elle.

—J'avais oublié, murmura-t-elle.

—Fernande !

—Que voulez-vous ?

—Rien, rien ! venez ! Pourquoi tremblez-vous ? Appuyez-vous sur moi.

—On m'appelle.

—Laissez appeler. N'êtes-vous pas avec moi ?

La jeune fille était vaguement troublée sans en pénétrer la raison. Il lui semblait qu'un coup de feu était venu la réveiller en plein rêve, et elle marchait sans en avoir conscience, lorsque l'apparition d'Anatole dans une des allées transversales lui rendit le sang-froid qu'elle cherchait en vain.

—Je vous trouve, enfin ! s'écria le précepteur en les abordant.

—Le journal a été bien long à lire, M. Anatole, répliqua Philippe.

—Pas trop.

—Que n'êtes-vous venu nous rejoindre, lui dit Fernande.

—J'ai d'abord pensé à le faire, puis, je me suis senti fatigué et je suis resté. Je venais vous avvertir de l'arrivée de ces dames.

—Merci, nous les avons entendues.

—Je cours à leur rencontre !... Ah ! nous sommes prévenus.

Hermine, Gaston et leur mère se dirigeaient, en effet, vers eux.

XXX

LA BONNE AVENTURE

Qu'avait Philippe de Fineste ! Il sortait beaucoup ; sa passion de la solitude l'avait repris ; il parlait peu, paraissait absorbé par une pensée unique, et, depuis quelques jours, on ne le voyait qu'aux heures des repas. Chacun, autour de lui, s'en préoccupait à sa manière et gardait pour soi ses impressions.

Fernande se demandait bien bas si elle ne lui avait pas déplu, et se sentait au cœur une tristesse inanalysable. Elle n'avait rien dit à madame Lobeau de la scène de l'église. Pourquoi s'était-elle tu ? Il lui semblait qu'il y avait là un secret qui devait rester entre Philippe et Dieu. Pourquoi pas un mot des projets de réforme de M. de Fineste alors qu'elle savait que ces projets rempliraient de joie madame Lobeau ?

Mystère !

La jeune fille, s'isolant au milieu de tous, trouvait un grand charme à repasser dans son esprit la conversation du jardin. Rien ne lui échappait, le moindre incident était évoqué par elle ; elle retrouvait ses émotions dans ce souvenir, et s'identifiait si bien avec lui, qu'elle ne voyait rien de ce qui se faisait autour d'elle, et qu'on était souvent obligé de répéter la même phrase pour l'arracher à sa rêverie. La pétulente Hermine s'était aperçue de cet état et lui avait demandé en riant si elle était à la recherche d'un problème insoluble. M. Anatole lançait à ce propos des termes obscurs qu'on pouvait interpréter *ad libitum*. Madame Lobeau se taisait, et madame de Blanchemin affirmait à la baronne que leur bonne amie était plus préoccupée qu'elle n'en avait l'air. Et sur ce, grâce à sa prodigieuse imagination, elle bâtissait les plus jolis romans du monde, dans lesquels figuraient toujours des Estolles et des Némorins, et faisait provision de proverbes pour la circonstance. La baronne, moins perspicace qu'elle, ne croyait guère à ses contes ; elle avait pourtant qu'elle devinait qu'il se passait quelque chose, sans pouvoir rien préciser.

M. Philippe, ni Fernande ne s'apercevaient qu'ils étaient le point de mire général. C'eût été difficile à Philippe qui devenait quasi invisible. Quant à Fernande, sa pensée l'obsédait trop pour lui permettre d'observer.

—Que vous êtes peu aimable, mon cher Philippe ! dit un soir madame de Blanchemin, à M. de Fineste. Je viens exprès pour vous, n'en déplaise à ces dames, et voilà que vous vous sauvez comme un véritable sauvage ! Allons, mon beau ténébreux, asseyez-vous là, près de moi, et confiez moi vos chagrins.

—Je n'en ai pas, madame, que je sache.

—Paroles que le vent emporte, cher ; je suis sûre de ce que j'avance.

—Vous êtes mieux renseignée que moi, madame. Veuillez me révéler ce que vous connaissez si bien.

—Devant tout le monde ?

—Pourquoi pas ?

—Je ne suis pas de cet avis.

—C'est donc bien grave ?

—Peut-être !

—Bien effrayant ?

—Qui sait !

—Oh ! oh ! vous commencez à m'inquiéter !

—Je n'ai encore rien dit.

—Je vous écoute. Mais, de grâce, épargnez-moi.

—Auriez-vous déjà peur ?

—Je n'ose répondre du contraire. Qu'importe ! Dites, je suis impatient.

—Vous le voulez ?

—Certainement.

—Eh ! bien ! mou pauvre ami, vous êtes....

—Parlez !

—Vous êtes....

—Je suis ?

—A....mou....reux.

—Moi !

—Lui !

Philippe !
 — Mon oncle !
 — Monsieur de Fineste ! s'écrièrent à la fois plusieurs voix dans lesquelles ne s'entendit pas celle de Fernande.
 — Oui, cher, et je vous en félicite. Qu'étiez-vous auparavant ? Rien !
 — Merci !
 — Qu'étes-vous ? Un jhomme, enfin.
 — Je nais donc de ce jour ?
 — A peu près.
 — Qui s'en douterait ! Voyez, j'ai déjà des fils d'argent dans les cheveux. C'est arriver un peu tard, ce me semble.
 — Mieux vaut tard que jamais.
 — Vraiment ?
 — Oui, oui.
 — Et quand c'est trop tard ?
 — Allons donc ! trop tard ! le cœur ne vieillit pas.
 — Mais si votre axiome...
 — Vous n'y entendez rien.
 — Pour le coup, vous dites vrai.
 — C'est parce que vous n'y entendez rien que vous ne vous expliquez pas à vous-même.
 — Charmant ! Expliquez-moi.
 — Inutile, mon bon ! Je vous ai révélé ; cela suffit. Le reste viendra seul.
 — Quelle perspicacité !
 — Je suis vieille et femme, deux titres qui se valent.
 — N'étes-vous pas un peu sibylle ?
 — Je ne crois pas ; j'aurais deviné bien des choses, et je ne peux affirmer si vous êtes épris d'idéal, d'une vision ou d'une jeune fille.
 — C'est dommage ! j'aurais tenu à des renseignements précis.
 — En voulez-vous ?
 — Je ne demande pas mieux.
 — Donnez-moi des cartes...
 — En voilà.
 — Bien. Coupez... Très-bien !
 On s'était rapproché de madame de Blanchemin avec une curiosité évidente et un peu moqueuse. Philippe avait pris place en face d'elle devant une table à jeu.
 Elle mêla gravement les cartes, fit le choix que la combinaison ou le hasard lui désignait, et, après avoir fait couper trois fois M. de Fineste, elle compta ce qu'elle avait choisi.
 — Dix-sept, dit-elle ; nombre impair ; c'est parfait !
 Et s'adressant à Philippe :
 — Vous êtes châtain, continua-t-elle, sérieux ; vous voilà.
 Elle désignait le roi de trèfle.
 — Une, deux, trois, quatre, cinq, commença-t-elle ; je l'avais annoncé : vous êtes amoureux.
 — Qui vous l'apprend ?
 — L'as de pique ; il désigne l'amour... Une, deux, trois, quatre, cinq... Vous aimez une femme brune... Une, deux, trois, quatre, cinq... Jeune et sans fortune.
 — Bravo ! son nom ?
 — Je l'ignore... Une, deux, trois, quatre, cinq... Tiens !
 — Qu'y a-t-il ?
 — Cet homme ! que vient-il faire !
 — Vous devez le savoir...
 — Une, deux, trois, quatre, cinq... barrière ; empêchement ! Ce personnage là ne vous est pas favorable. Une, deux, trois, quatre, cinq... Une mort ! Ce pourrait bien être celle de ce monsieur... Rien d'étonnant... Il y a là un point noir dont l'explication m'échappe... C'est secondaire... Un jeune homme brun qui est ambitieux et vous jalouse ; il cancanne avec une méchante femme... La dame de carreau est appelée ainsi... Vous devez vous méfier, il y a une trame contre votre bonheur... Une, deux, trois, quatre, cinq... Vous verserez des larmes.
 — Ah ! bah !
 — Grande douleur. Voyez cette collection de piques... Une, deux, trois, quatre, cinq... Une lettre... pas à votre adresse... Elle est au milieu d'un commérage... Décidément, vous pleurez, et si vous triomphez... ce qui pourrait être, cet as de trèfle l'indique, la victoire vous coûtera cher... elle est pourtant pour vous si vous savez la saisir à propos.
 — Je suis prévenu ; je la tiens ! Quei encore ?
 — Vous sortez avec le chagrin.
 — Triste présage.
 — La jeune fille avec l'amour.
 — C'est naturel.
 — La méchante femme avec son confident ; l'argent avec le pique. Pas bon ! La mort avec le personnage inconnu... Est-il vainqueur ou vaincu dans cette lutte, car il y a lutte ; je ne saurais le dire. La lettre avec les pleurs... Toujours du noir... du noir encore... la victoire vous couvre... elle est renversée.
 — Ce qui signifie ?
 — Qu'elle pourrait vous échapper.
 — Et puis ?
 — C'est fini. N'est-ce pas suffisant ?
 — Philippe serait exigeant s'il ne se déclarait pas satisfait, dit madame Lobeau. Votre talent est merveilleux, chère ; je ne vous le connaissais pas. Cette jeunesse est avide de vous consulter à commencer par Fernande.
 — Qu'aurais-je à apprendre, madame ? murmura celle-ci. Qu'est l'avenir pour une fille pauvre ?
 — Toujours l'avenir, mon enfant.
 — C'est juste, madame. Le mien a des bornes bien étroites ; travailler, voilà mon lot ; souffrir probablement.
 — Et aimer, mademoiselle ! interrompit M. Anatole.
 — Aimer ! répéta-t-elle de sa voix musicale ; ce doit être doux ?... Ce bonheur n'est pas fait pour moi.
 — Pourquoi pas, chère enfant ? interrogea madame de Blanchemin.

La raison est simple, madame : Je suis pauvre, et j'ai des goûts, des habitudes incompatibles avec la pauvreté.
 — On a vu des rois épouser des bergères.
 — C'est possible, madame ; moi, je n'épouserais pas le roi.
 — Le motif ?
 — Parce qu'en l'épousant je voudrais être son égale et qu'un abîme nous séparerait toujours.
 — Ces sentiments vous honorent, articula madame Lobeau. Vous parlez en fille sensée, et je vous approuve.
 — Je ne l'approuve pas, moi, réfut mademoiselle Hermine. On doit se marier à sa fantaisie.
 — Hermine !
 — Oui, à sa fantaisie.
 — La petite a raison, appuya Philippe, et l'abîme dont parle mademoiselle Fernande n'est pas tellement profond qu'on ne puisse l'affronter. Du reste, il n'y a pas d'abîme là où il y a parité de sentiment.
 — Bien répondu, mon cher Philippe ! exclama madame de Blanchemin, et digne d'un homme de cœur. Unissons les âmes avant les fortunes, et tout ira au mieux.
 — Peut-être ? murmura madame de Lobeau.
 — C'est certain ! appuya Philippe.
 — Pas aussi certain que tu sembles le croire, mon ami, reprit la sœur, et l'expérience raisonne comme moi.
 — Je m'incline devant cette vénérable matrone, mais ne suis pas de son avis en cette occurrence, pas plus que de l'avis de mademoiselle Fernande.
 — Si jamais elle aime, et cela arrivera un jour, prononça madame de Blanchemin, elle en changera probablement.
 — Si jamais j'asme, madame, répliqua tristement Fernande, cette joie sera un malheur pour moi.
 — Comment cela ?
 — Parce que je souffrirai beaucoup n'ayant point d'espérance.
 — Je ne vous comprends pas.
 — Cette vie à deux m'est interdite : je ne dois ni ne peux me marier.
 — Vous le dites toujours, chère petite ; vienne le moment, et votre résolution s'évanouira. Voulez-vous que j'interroge le sort ?
 — A quoi bon, madame ?
 — Vous doutez de ma science ?
 — Ce serait mal à moi.
 — Alors ?
 — Mieux vaut nous laisser sous l'impression donnée.
 — Laquelle ?
 — La victoire de M. Philippe, répliqua Anatole.
 — Et pour chasser les démons évoqués par la sibylle, je propose un chant religieux, insinua madame Lobeau.
 — N'allez-vous pas me faire exorciser, chère ? demanda en riant madame de Blanchemin.
 — J'en suis presque tentée, répondit madame Lobeau. Implorons le ciel, mes enfants. A vous, mademoiselle Fernande, le solo ; M. Anatole, Hermine et mon silencieux bachelier formeront le chœur.
 — Que chantons-nous ? interrogea le précepteur.
 — Ce que vous voudrez.
 — Choisissez, mesdames.
 — Que préférez-vous, mademoiselle Fernande ?
 — Ce que vous aimez, madame.
 — Soit. Le morceau, du reste, est de votre goût. Va pour l'*Agnus Dei* de Rossini.
 — Va pour l'*Agnus*, répéta Anatole en ouvrant le piano et la partition.
 Fernande regarda Philippe avec une telle détresse, que celui-ci pâlit. Quelle coïncidence ! Madame Lobeau ne savait rien pourtant. Pourquoi précisément un chant d'église, et celui-là ? Ces questions se croisèrent dans leur esprit sans trouver une solution. S'ils eussent été moins troublés l'un et l'autre, ils auraient découvert un sourire railleur sur les lèvres de M. Anatole, et une légère contraction des sourcils de madame Lobeau. Peut-être, encore... ce fut si fugitif !
 Fernande, par un effort désespéré de volonté, s'installa devant l'instrument et exécuta le prélude. Il fallut chanter ; elle le fit. Il lui sembla que sa gorge se desséchait et que le souffle manquait à sa poitrine. Peu à peu le tumulte de son sein s'apaisa ; sa voix si fraîche et si pure eut des sons inimitables que l'émotion rendait plus beaux. Au passage *misere*, elle se fit sourde, étouffée, priante douloureuse ; le *dominus nobis pacem* fut le cri infini d'une âme que l'agonie étroit. Lorsque la dernière note vibra, Fernande était brisée, mais sereine. Elle sentait qu'elle venait de remporter une victoire sur elle-même. Ce sont celles qui coûtent le plus. Elle en remercia Dieu mentalement. Son sang qui s'était d'abord arrêté au cœur lui remonta à la face. Madame de Blanchemin, qui s'était rapprochée, lui prit les deux mains et les lui serrant affectueusement...
 — Merci, chère enfant, murmura-t-elle ; un ange n'eût pas mieux dit.
 — Que vous êtes jolie, ce soir ! s'écria le jeune Gaston. Regardez, mère, comme ces couleurs lui vont bien !
 En effet, Fernande était en ce moment jolie. Ce n'était plus la jeune fille au teint terreux, à l'œil morne, à la physionomie muette ; ses membres avaient pris de la rondeur, sa taille si souple dans son élégance avait acquis je ne sais quoi qui charme ; son front s'était éclairé ; son œil brun-violet avait une douceur qui allait à l'âme ; sous sa peau devenue transparente, on voyait couler un sang généreux ; ses traits n'étaient point réguliers ; ou eût regretté de les

voir autrement. Décidément, Fernande n'était plus laide.
 Il y avait longtemps que madame Lobeau le pensait. Ce soir-là, elle d'ordinaire si calme, fut sur le point de tressaillir à l'exclamation de son fils. D'autres qu'elles avaient donc vu la métamorphose ! Elle n'en pouvait plus douter. Que se passa-t-il en elle à cette découverte ? Nul ne le sait.
 Le sourire ne l'abandonna pas, et ce fut avec un accent véritablement maternel qu'elle félicita la jeune fille sur le succès obtenu.
 Philippe avait disparu.

(La suite au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

— Deux cents nihilistes russes ont été envoyés en Sibérie.
 — Les révérends Pères Trappistes qui doivent fonder un monastère au lac des Deux-Montagnes doivent arriver de France sous peu.
 — Une maison industrielle de Galt (Ontario) a commencé à fabriquer des vélocipèdes. C'est une industrie absolument nouvelle.
 — Un des grands attraits de l'exposition sera les beurreries et les fromageries qui seront continuellement tenues en opération.
 — Un journal anglais, croit que la fortune de la reine Victoria est de £15,000,500 sterling, et que son revenu annuel est de £550,000.
 — La production annuelle de l'or et l'argent du monde entier varie entre \$200,000,000 et \$300,000,000.
 — Les discours prononcés par le marquis de Lorne, à Manitoba, en réponse aux adresses de la population ont été vivement louangés par la presse anglaise.
 — On lit dans un journal parisien que la santé de Louis Veillot donne en ce moment de sérieuses inquiétudes à ses amis. Le grand écrivain est âgé de soixante huit ans.
 — Sait-on ce qu'ont coûté à l'Angleterre, depuis la cession du Canada, les fortifications de Québec ? Le plus grand nombre l'ignore probablement. Eh bien, elles ont coûté la bagatelle de £35,000,000 sterling.
 — Une dépêche d'Egypte dit que des troubles sérieux ont éclaté dans le Soudan, et que 150 soldats égyptiens ont été tués.
 — Une maison de Montréal a acheté de la crème de St-Lin 10,000 livres de beurre du mois de juillet à 23 cents. Ce beurre doit être expédié immédiatement en Angleterre.
 — L'équipage d'une barque espagnole, entrée dans le port, la semaine dernière, a réalisé \$200 par la vente de plusieurs oiseaux au plumage magnifique, amenés des Indes Occidentales.
 — M. T. Quinn, qui a obtenu le privilège de tenir toutes les tables de *lunches* froides sur le terrain de l'Exposition, exhibera une vache extraordinaire dont le pis sera intarissable pendant toute la durée de l'Exposition. Ce sera une vache artificielle de grandeur naturelle, couverte en véritable peau de l'espèce bovine, yeux de verre coloré. Cette vache, remplie plusieurs fois par jour de lait pur, sera traitée continuellement en présence du public par une jeune fille qui servira le lait aux visiteurs. Cette curiosité méritera d'être vue.
 MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossois, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.
 N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc immédiatement pour choisir.

LE FACTIONNAIRE DU SAINT-SACREMENT

Il y a quelques années, un régiment vint tenir garnison à Orléans (France). Or, depuis l'arrivée de ce nouveau régiment, le curé de la cathédrale avait remarqué, avec surprise, un militaire qui, chaque jour, depuis une heure jusqu'à trois heures, se tenait debout, immobile et droit comme une colonne, au milieu de l'église, devant la grille du chœur. Le bon chanoine n'eût pas été du tout fâché de savoir ce que cela signifiait.
 Un jour, un capitaine vint visiter la cathédrale avec sa dame. Le curé le fait entrer dans la sacristie ; il raconte ce qui se passe et ajoute : " Attendez un instant ; le moment va arriver." Une heure sonne, et le militaire se met à son poste. Le capitaine regarde et s'écrie :
 — Mais, c'est mon soldat de confiance, un excellent militaire et un brave garçon. On le fait venir.
 — Et que fais-tu donc ici ? lui dit son chef.
 — Mon capitaine, je fais deux heures de faction pour le bon Dieu. Voyez-vous, mon capitaine, c'est plus que moi ; ça m'échauffe le sang... Il y a des factionnaires partout : à Paris, il y en a quatre pour monsieur le Président ; ici, mon général en a deux, mon colonel en a un ; pour le préfet, fonctionnaire... Lorsque je vins ici je me dis : Le bon Dieu est pourtant plus que tous ces gens-là... et pas un factionnaire pour lui. Eh bien, moi je lui fais une faction quand je suis libre, et je vous assure que le temps n'est pas long, puisque je l'aime comme vous l'aimez, mon capitaine.
 En effet, le capitaine avait le bonheur d'être chrétien par sa vie, et comprenait le soldat comme M. de Maistre : " Un brave jeune homme qui craint Dieu et qui n'a pas peur du canon."

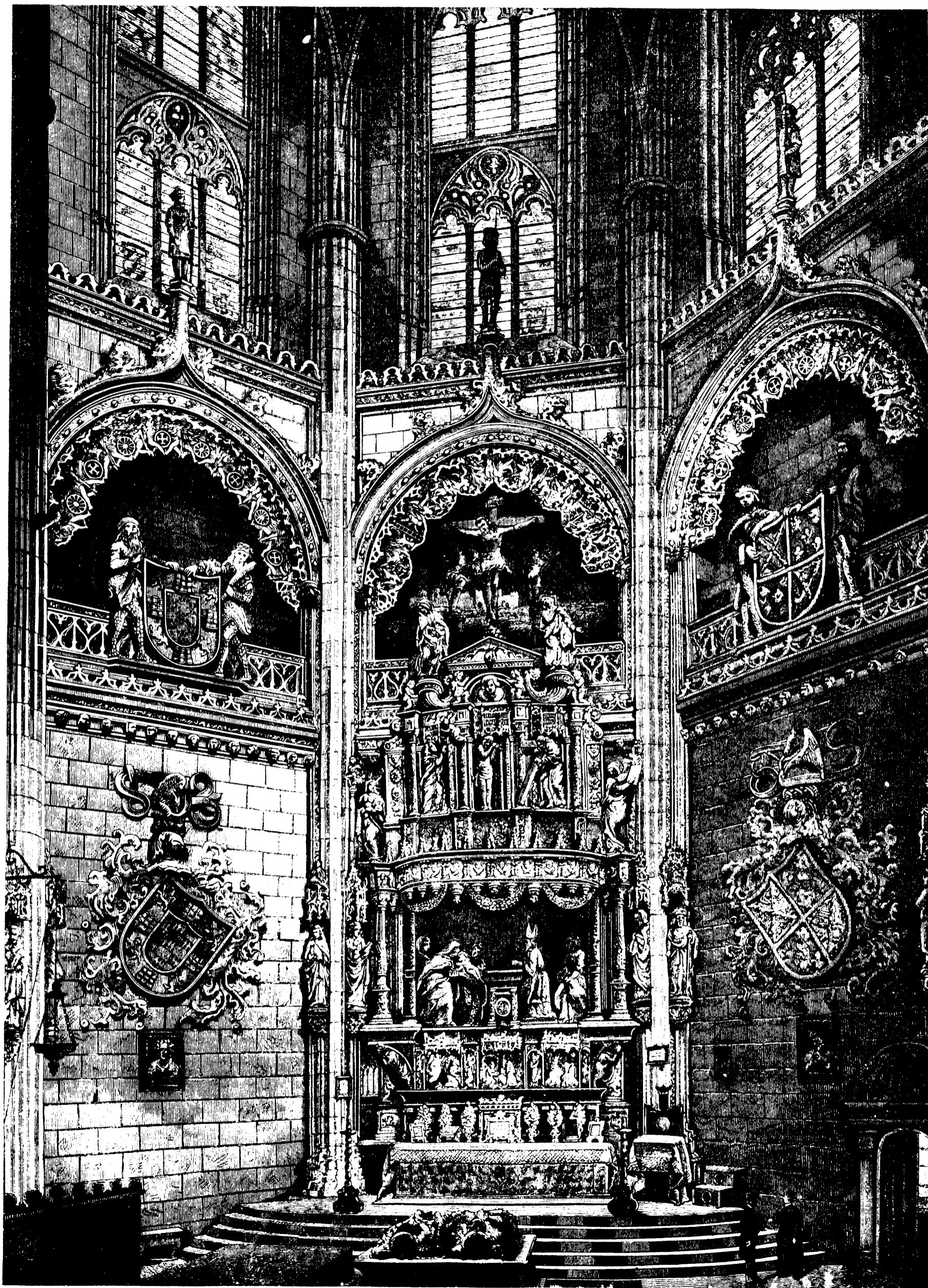
AVIS

Nous croyons qu'il est de notre devoir de faire savoir à nos pratiques et au public en général que notre importation d'automne est maintenant au complet.
 Il y a différentes raisons pour un marchand de vendre ses marchandises à bon marché. La compétition par exemple ; la présence d'un voisin ambitieux qui menace de ruiner ceux qui l'environnent ; les achats de fonds de banque-route, etc., etc.
 Il y a pour nous aujourd'hui une toute autre raison que les précédentes, de vendre nos marchandises à bas prix. La voici :
 C'est que nous avons acheté plus que nous aurions dû, et que si nous n'établissions pas de vente, des prix assez bas pour fondre le stock promptement, nous resterions, avec un gros surplus de marchandises d'automne quand l'importation du printemps arrivera.
 Lecteur, profitez-en !!!
 DUPUIS FRÈRES,
 605, rue Ste-Catherine,
 Montréal.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantes. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



INTÉRIEUR D'UNE CHAPELLE A BURGOS

CARNET D'UN MONDAIN

La cour de Russie est installée à Peterhoff, cette résidence magnifique, mais fatale, sur laquelle on raconte tant de légendes.

Les jardins et les parcs de Peterhoff abaissent leurs corbeilles de fleurs, les immensités veloutées de leurs gazons, les ténébreuses ramures de leurs chênes et de leurs marronniers jusqu'au bord de la mer de Finlande.

C'est une perspective enchantée, dont la nature n'a pas fait tous les frais. Chaque arbre du parc a été apporté d'Allemagne. L'empereur Nicolas, qui a féeriquement jeté sur ce désert des splendeurs verdoyantes, n'a pas osé faire connaître à ses enfants le prix de cette fantaisie impériale.

Il a brûlé tous les mémoires, comme autrefois Louis XIV l'a fait pour les comptes du château de Versailles.

Depuis la mort de son père, l'empereur Alexandre III n'a donné à dîner qu'une seule fois au duc d'Edimbourg et à la flotte anglaise, il y a quelque temps. Le palais d'Elizabeth resplendissait, les fontaines de Samson jaillissaient. L'empereur s'est montré sur le balcon et a été salué par le public et surtout par les troupes.

Le tzar, très ému au moment de l'attentat, s'est laissé environner de gardes. A présent il prend plaisir à s'affranchir de toute surveillance. Il se promène dans les parcs et dans les villages avec l'impératrice et ses enfants.

Il entre dans la cabane du pauvre, cause avec les paysans, s'informe de leurs affaires, leur témoigne un paternel intérêt et s'en fait adorer.

Mais, hélas ! on le sait, pas plus en Russie qu'en France, ce ne sont pas les paysans qui font les révolutions.—Les révolutions naissent dans d'autres milieux, les paysans et le souverain peuvent en être également victimes—seulement, le souverain a des responsabilités et les paysans n'en ont pas.

L'empereur doit se plaire beaucoup plus dans la compagnie des humbles et des petits que dans celles des membres de sa noblesse.

Sa simplicité, son langage, sa vie patriarcale, lui donnent peu de goût pour l'élégance des cours et des raffinements d'idées des esprits ultra civilisés.

Le travail d'hommes d'Etat avec ses ministres lui semble assez peu nécessaire dans un empire autoritaire. Il paraît convaincu de l'efficacité de l'autocratie. L'empereur est un honnête homme qui a malheureusement beaucoup des idées des honnêtes gens du temps passé. Il est bon, juste et droit comme Louis XVI, mais il n'a pas plus que lui trouvé un cardinal de Richelieu, un Talleyrand ou un Bismarck pour l'avertir au milieu des périls extrêmes de son gouvernement et de la Russie.

Son ange gardien, sa chère et noble compagne, a pour l'époux et le souverain le respect profond de la femme chrétienne.

La rare intelligence de l'impératrice lui permet sans doute de voir le danger. Au besoin, son cœur le devinerait. Arrêterait-elle la foudre comme l'étoile du matin arrête la tempête ?

On peut l'espérer. La France, sauvée autrefois par une jeune fille, ne doit pas douter de la mission divine des femmes.

ETINCELLE.

—D'après la correspondance française, voici quelle est la situation militaire de la France et de l'Allemagne: L'Allemagne compte 503 bataillons d'infanterie de 600 hommes chacun; total, 301,800. La France, 631 bataillons de 400 hommes chacun; total, 256,400. L'Allemagne compte 405 escadrons de cavalerie de 180 hommes chacun, total, 183,700. La France, 492 escadrons; total, 66,650. L'artillerie allemande compte 2,935 pièces et la France 2,508. L'armée allemande compte 83,000 hommes et 523 canons de plus que l'armée française.

LES BUVEURS DE SANG

Veut-on assister à un spectacle curieux et peut-être unique à Paris? Il faut se rendre le matin, vers six heures à l'abattoir de Grenelle, place de Breteuil; là on verra arriver femmes et enfants américains, auxquels certains docteurs en médecine prescrivent de boire du sang chaud. Aussitôt un bœuf abattu, les garçons bouchers le saignent, et c'est le sang fumant que ces pauvres malades absorbent sans trop de dégoût, car ils désirent guérir.

Chaque verre de sang coûte de 25 à 50 centimes. Il paraît qu'une partie des américains qui suivent ce régime s'en trouvent bien; mais il faut qu'ils suivent ce traitement un mois consécutif.

Plus de cinquante personnes viennent chaque matin à l'abattoir et boivent chacune environ un litre de sang.

CONTRE L'INTEMPERANCE.—Un de mes amis était adonné tellement à l'usage des liqueurs alcooliques qu'il ne pouvait presque plus vaquer à ses affaires, et il fut guéri par l'usage des Amers de Houblon.

Maintenant il est redevenu sobre et peut vaquer à ses affaires et il n'éprouve plus le désir de boire des liqueurs alcooliques. J'en connais beaucoup qui ont été guéris par le même moyen. D'un agent principal de chemin de fer Chicago.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 1er septembre 1881

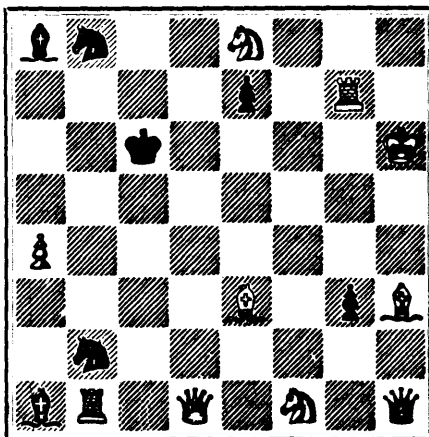
Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 282.—MM. M. Lalandy, New-York; A. C., St-Jean; H. Lafrenière, M. Toupin, T. Gagnier, A. Buisson, Montréal; N. P., Sorel; Un amateur, E. Legault, Ottawa; L. O. P. Sherbrooke; V. Gagnon, J. Delaunais, P. Côté, Québec.

PROBLEME No. 284.

Composé par M. EMILE PRADIGNAT, Luignau (France)
NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION.—No. 282.

Blancs.		Noirs.
1 D 1er FR		1 R 5e FD
2 T pr T, échec		2 R 6e CD
3 D 1er D, mat.		
	Si:	1 D pr T
2 C 4e C, échec		2 R joue
3 D, mat.		

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.
S'adresser au bureau de ce journal.

1881



1881

LA GRANDE

EXPOSITION DU CANADA,

DEVANT AVOIR LIEU EN LA

CITE DE MONTREAL,

—DU—

14 AU 23 SEPTEMBRE,

Sous le patronage de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

25,000 PIASTRES EN PRIX!

Cette Exposition promet de surpasser toutes celles qui ont eut lieu jusqu'ici dans la Puisseance.

ELLE EST DIVISÉE EN TROIS PRINCIPAUX DÉPARTEMENTS :

AGRICULTURE!

INDUSTRIE!

HORTICULTURE!

OUVERTE AU MONDE ENTIER

Afin de donner plus de facilités, les terrains de l'Exposition ont été agrandis, de même que les bâtiments.

Un espace convenable a été réservé pour la mise en mouvement des machines, et la démonstration des procédés de fabrication.

Plusieurs traits nouveaux et intéressants caractériseront cette Exposition. Les arrangements ont été faits pour l'exhibition de produits de l'industrie française, qui seront envoyés directement de Paris, spécialement pour l'Exposition.

On croit que d'autres pays exposeront aussi. Le magnifique vapeur "PARISIEN" sera dans le port durant le temps de l'Exposition.

GRANDE LAITERIE.

Parmi les autres nombreuses attractions,

DES PRIX SPECIAUX

Sur un grand pied sont offerts par le Comité d'Exposition et les marchands de produits de Montréal, aux exposants de BEURRE et FROMAGE!

Les produits de la Laiterie en voie de fabrication sur les terrains!

Le comité a pris des mesures pour faire fonctionner une Fabrique de Beurre et de Fromage pendant toute la durée de l'Exposition. Cette partie du programme promet d'être l'un des plus intéressants attraits de l'Exposition.

GRANDE MONTRE DE CHEVAUX ET DE BESTIAUX!

Les chevaux et les bestiaux seront montrés dans le Rond entre 2 et 5 P. M., chaque jours, depuis Vendredi, 16 Septembre.

ATTRAIS PARTICULIERS!

Des mesures ont été prises pour organiser des réjouissances publiques en dehors de l'Exposition proprement dite.

EXPLOSIONS DE TORPILLES DANS LE PORT!

Démontrant par une série d'expériences étonnantes, sur le fleuve, les effets destructeurs des torpilles dans la guerre. On fera sauter des vaisseaux de grandes dimensions, obtenus pour la circonstance.

GRANDES DEMONSTRATION MILITAIRE!

Processions au Flambeau et Feu d'Artifice!

Le soir, d'une magnificence éclipsant tout ce qui a jamais eu lieu en ce genre au Canada. Aussi

EXPÉRIENCE DE LUMIÈRE ELECTRIQUE!

SAUTS DE CHEVAUX!

Grands jeux athletiques et concours de Pompiers, etc.

Un programme de tous ces extraits sera publié plus tard.

De plus grandes facilités seront effectués pour l'accès aux terrains.

Par arrangements spéciaux avec les Compagnies de Chemin de Fer et de Navigation, des Excursions se feront à

PRIX REDUITS!

Ceux qui ont l'intention d'exposer doivent envoyer leur nom sans délai. Pour liste de prix, formule d'entrée, ou toute autre information, s'adresser aux soussignés.

S. C. STEVENSON,

Sec. Dépt. Indust.

181, Rue St-Jacques.

Montréal, 28 juillet 1881.

GEO. LECLERE,

Sec. Dépt. Agr.

63, Rue St-Gabriel.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 27 août 1881.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes items like Farine de blé, Farine d'avoine, and Sarrasin.

GRAINS

Table of grain prices including Blé par minot, Orge, and Avoine.

LAITERIE

Table of dairy prices including Beurre frais, Beurre salé, and Fromage.

VOLAILLES

Table of poultry prices including Dindes, Oies, Canards, and Poulets.

LÉGUMES

Table of vegetable prices including Pommes, Patates, Fèves, and Oignons.

GIBIERS

Table of game prices including Canards, Plevriers, and Pigeons.

VIANDES

Table of meat prices including Bœuf, Lard, Mouton, and Agneau.

DIVERS

Table of miscellaneous prices including Sucre, Sirop, and Haddock.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock prices including Bœuf, Veaux, and Mouton.

Table of other market prices including Poin, Paille, and Farine.



Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées adressées au soussigné et portant la suscription: 'Soumission pour Calorifères à eau, etc.' seront reçues jusqu'à Mercredi, le 24 Août.

On ne prendra pas en considération les soumissions qui ne seront pas strictement conformes aux formules imprimées, et qui ne porteront pas la signature réelle.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté d'une valeur égale à cinq pour cent du montant de la soumission.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 11 août 1881.



Avis aux Entrepreneurs

On recevra à ce Bureau, jusqu'à Jeudi, le 25ème jour d'août prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: 'Soumissions pour Travaux à Nicolet.'

Les soumissionnaires sont avertis que l'on ne prendra leurs soumissions en considération qu'en autant qu'elles seront faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et qu'elles seront signées par les soumissionnaires eux-mêmes.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministère des Travaux Publics, pour une somme de Trois Mille Piastres.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 25 juillet 1881.

AVIS

Les personnes qui ont l'intention d'entreprendre les travaux ci-dessus mentionnés sont avertis que le montant du chèque qui doit accompagner la soumission est trois mille piastres, suivant la teneur de l'avis et de la formule de soumission, et non pas mille piastres, comme il a été mentionné par erreur dans le devis.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 9 juillet 1881.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

NOUVEAU PROCÉDÉ

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTROTYPE avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques.

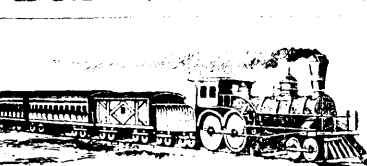
Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire.

Essayez-le!

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon.



Chemin de fer 'South Eastern Railway' AND MONTREAL AND BOSTON AIR LINE.

La ligne la plus courte et la plus facile pour se rendre aux

MONTAGNES BLANCHES, Concord, Manchester, Nashua, Lowell, Worcester, Providence et

BOSTON,

Et dans toutes les villes des Etats de la Nouvelle-Angleterre et dans les Cantons de l'Est.

Le et après LUNDI le 27 Juin, les convois du chemin de fer 'South Eastern' arriveront à la gare Bonaventure et en partiront aux heures suivantes:

Départ de Montréal: Train express de jour se rendant à Boston, à 8.30 A.M.

Arrivée à Montréal: Train express de nuit de Boston à 8.25 heures A.M.

Train express de jour de Boston, service de jour, à 8.45 P.M.

Train express de nuit de Boston à 8.25 heures A.M.

Train express de jour de Boston, service de jour, à 8.45 P.M.

Le train express de nuit partant à 6.30 h. P.M. n'arrête qu'au canton de Chambly.

Le train express arrivant à 8.40 heures A.M. arrêtera chaque jour à Richelieu, Canton de Chambly et Bassin de Chambly.

Des wagons-dortoirs de première classe sont attachés à tous les convois de nuit qui arrivent à la gare Bonaventure.

On fait le trajet de Montréal à Boston par n'importe quel convoi, sans changer de wagons.

Bagage examiné par les officiers de la douane à la gare Bonaventure, ce qui évite du trouble aux voyageurs à la frontière.

Bagage examiné par les officiers de la douane à la gare Bonaventure, ce qui évite du trouble aux voyageurs à la frontière.

Pour l'achat des billets, s'adresser au No. 202, rue St-Jacques, à l'hôtel Windsor et à la gare Bonaventure.

BRADLEY BARLOW, Président et Gérant Principal.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

TELE QUE ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLURE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année.

Advertisement for 'POUDRE à PÂTE VICTORIA' featuring an image of a woman and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.'

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. VAGANCES: en janvier et février.

CONDITIONS D'ADMISSION: Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et offrir.

Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture. JOS. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 60r, M. C. A., Professeur et gérant.

COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE - BURLAND

(En commandite)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 ET 11, RUE BLEURY MONTREAL

Possédant un personnel choisi et un matériel très considérable et des plus améliorés, cette Compagnie est toujours prête à exécuter toutes commandes qui lui seront confiées, dans le plus court délai et aux meilleures conditions.

Des artistes sont attachés à chaque département

IMPRESSIONS DE TOUT GENRES

Bureaux de publications du Canadian Illustrated, L'Opinion Publique, Scientific Canadian, Patent Office Record, etc. etc.

G. B. BURLAND, GÉRANT.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made.' featuring an image of a bottle and text: 'A combination of Hops, Buchu, Mandragora and Dandelion, with all the best and most curative properties of all other Bitters, makes the greatest Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent on earth. No disease can possibly long exist where Hop Bitters are used, so varied and perfect are their operations. They give new life and vigor to the aged and infirm. To all whose employments cause irregularity of the bowels or urinary organs, or who require an Appetizer, Tonic and mild Stimulant, Hop Bitters are invaluable, without intoxicating. No matter what your feelings or symptoms are what the disease or ailment is use Hop Bitters. Don't wait until you are sick but if you only feel bad or miserable, use them at once. It may save your life. It has saved hundreds. \$500 will be paid for a case if they will not cure or help. Do not suffer or let your friends suffer, but use and urge them to use Hop Bitters. Remember, Hop Bitters is no vile, drugged drunken nostrum, but the Purest and Best Medicine ever made, the 'INVALIDS and HOPE' and no person or family should be without them. D. J. C. is an absolute and irrefutable cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. All sold by druggists. Send for Circular. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N.Y. and Toronto, Ont.'

RIDEAUX

L'article le plus utile dans un ménage est le Sechoir de Gilray

pour les RIDEAUX; ne manquez pas de venir le voir. En vente en gros et en détail par

L. A. SURVEYER, (Propriétaire de la Patente pour les provinces de Québec et Maritimes.)

188, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.